



ACTE V, SCÈNE IX.

PIERRE LANDAIS,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Par M. Emile Souvestre,



REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 20 OCTOBRE 1843.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

FRANÇOIS II, duc de Bretagne... M. SAINTE-MARIE.
LANDAIS, ministre... M. BOUCHET.
ETIENNE CHAUVIN... M. DARCOURT.
TREGUS... M. ROUVIER.
LE VICOMTE DE ROHAN... M. HANVILLE.
GUIDE, capitaine des archers du duc... M. BARRÉ.
IOAN COSQUER, tailleur... M. BOULEAU.

ALBERT, amant de Marie... M. MILON.
KERMOR, franc tenancier... M. PÉDÉ.
UN HUISSIER... M. ROUSSET.
UN VALET... M. ERNEST.
MARIE, fille de Landais... Mlle E. VOLET.
DEUX PAGES, DAMES DE LA COUR, GENTILSHOMMES
ET ARCHERS.

La scène se passe, au premier acte près de Vannes et, dans les actes suivants, à Nantes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un intérieur très-pauvre; portes au fond, croisée à droite; à gauche du spectateur, une alcôve dans laquelle est un bergeon d'asaati. A droite, une vaste cheminée avec grand manteau, un degré pour y monter; dans la cheminée, un banc de pierre faisant face au public. Des hommes et des femmes emportent des meubles qui viennent d'être vendus; un homme de justice achève la vente; vers le fond, à gauche, on aperçoit Landais les bras croisés, assis sur un escabeau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDAIS, UN HOMME DE JUSTICE, PAYSANS
ET PAYSANNES, puis IOAN COSQUER.

L'HOMME DE JUSTICE. A trois sous bourgeois, l'établi de tailleur de maître Landais!

PREMIER PAYSAN. A quatre sous bourgeois.

L'HOMME DE JUSTICE. Nul ne surenchérit?... (Au paysan.) Emportez, maître. (Prenant une pique.) A six deniers son équipement de guerre, comme bourgeois d'El-

ven!... (*Les paysans secouent la tête.*) A cinq deniers... à quatre deniers...

KERMOR. J'offre trois deniers.

L'HOMME DE JUSTICE. Emportez... (*Il prend un missel.*) A cinq sous nantais le missel de maître Landais.

PREMIER PAYSAN. A six sous nantais.

DEUXIÈME PAYSAN. J'offre un angelot d'or.

TOUS. Ah!... un angelot...

L'HOMME DE JUSTICE. Est-ce tout?... (*Il regarde un parchemin.*) Non, il manque encore quelque chose à la somme due... (*Il voit le berceau.*) Encore ceci à vendre...

LANDAIS, vieillard, et étendant les bras sur le berceau. Le berceau de ma fille!...

L'HOMME DE JUSTICE. Il faut qu'il aille rejoindre le reste.

LANDAIS, se contenant avec peine. Arrêtez, maître clerc... vous avez vendu l'établi sur lequel je gagnais le pain de chaque jour; les armes destinées à défendre mon foyer; la relique devant laquelle ma mère m'avait appris à faire ma prière!... C'était votre droit; je n'avais point payé la troisième taille que monseigneur le chancelier prélève; mais vous ne pouvez aller plus loin. Les vieillards d'Hoël (*il se découvre.*) le glorieux disent, je ne l'ai point oublié: Vous laisserez au débiteur l'habit qui le couvre, un bâton de houx pour parcourir les chemins, une tasse pour boire aux fontaines, et le berceau de son enfant!...

L'HOMME DE JUSTICE. Oui; mais la nouvelle ordonnance de monseigneur le chancelier révoque cette loi; tu peux le vérifier au bailliage où ses lettres sont arrivées...

LANDAIS. Et cependant, cet homme a des enfants aussi!...

L'HOMME DE JUSTICE. Laisse-les donc faire mon office, maître; car tu ne prétends pas, je pense, résister aux volontés de monseigneur!

LANDAIS. Seul... que pourrais-je?... et les autres ne s'inquiètent point du malheur qui me frappe; ils profitent de mes dépouilles en attendant qu'on leur demande les leurs!... Fais donc ton office comme tu dis. Approchez, mes voisins, mes amis; voyons, laquelle de vous, tendres mères, mettra le plus haut prix pour enlever à un enfant malade son berceau? Viens, Marie, tu dormiras dans mes bras; cet abri-là, du moins, ils ne peuvent te l'enlever!...

Un Cosquer entre.

L'HOMME DE JUSTICE. A la bonne heure... (*Il s'approche du berceau; tous les acheteurs gardent un silence embarrassé.*) Et

bien, à trois gros nantais... si nul ne le prend, il restera confisqué au profit du duc...

COSQUER. Doucement, maître... je le prends, moi...

LANDAIS. Cosquer...

COSQUER, à l'homme de justice. Les voilà, vos trois gros nantais.

LANDAIS. Ah! hêni soit Dieu... Repose maintenant sans crainte, pauvre enfant!

Il laisse retomber le rideau de l'alcôve et le berceau disparaît

COSQUER. Bonjour, compère. J'arrive à propos, à ce qu'il paraît, pour empêcher l'enfant de coucher à la belle étoile.

LANDAIS, lui prenant la main. Oh! merci...

COSQUER. Il n'y a pas de quoi... (*bas.*) d'autant que je solde avec ton argent.

LANDAIS. Comment?...

COSQUER, *bas*. Tu sais ce qu'on nous devait au château d'Elven?

LANDAIS. Eh bien?...

COSQUER, *bas*. On a payé. J'ai encore là huit sous bourgeois pour toi... Mais silence! les hommes de justice, ça flaire l'argent comme les levriers le gibier.

Les Paysans et les Paysannes sont sortis pendant ce temps; l'homme de justice s'avance vers Landais.

L'HOMME DE JUSTICE. Le prix total de la vente équivaut au montant de la taille que tu devais...

LANDAIS. Alors, tout est fini entre nous...

L'HOMME DE JUSTICE, ironiquement. Jusqu'à la taille prochaine.

COSQUER, à part. Si d'ici là tu n'es pas pendu.

L'HOMME DE JUSTICE, à Landais et à Cosquer. Dieu vous garde, maîtres tailleurs!...

COSQUER. Le diable t'emporte, maître clerc.

SCENE II.

LANDAIS, COSQUER.

LANDAIS, qui a fermé la porte après l'homme de justice. Partis... enfin!... Oh! j'avais peur de manquer de patience!

COSQUER, regardant autour de lui. Ils ont donc tout vendu?

LANDAIS. Tu vois... et les vides qui frappent tes yeux ne sont pas les plus cruels!... ils m'ont enlevé tous les objets qui gardaient en eux une part de mon cœur et de ma vie; le livre unique que je possédais, la relique sainte léguée par ma mère, tout, Jean, jus-

qu'à l'humble anneau d'argent que j'avais vu dix ans au doigt de Marguerite, et qu'elle me rendit au moment de mourir!... Souvenirs et consolations, ils ont tout emporté d'ici; ils voulaient en emporter même l'espérance, ce berceau d'enfant! Ah! c'est une protection d'en haut qui m'a soutenu, sans doute! j'avais beau croiser mes bras sur mon cœur pour en étouffer les battements, vingt fois un cri d'indignation et de colère a été sur le point d'en sortir; vingt fois je me suis senti près de courir à une ardue...

COSQUER. Malheureux! et ta fille!

LANDAIS. C'est son souvenir qui m'a retenu, loân; ma fille!... oui, il faut que je vive pour elle!

COSQUER. D'ailleurs, ce qui t'arrive, eh bien, ça nous arrive à tous; quand ce ne sont pas les gens de justice qui nous rongent, ce sont les gens de guerre.

LANDAIS. Penses-tu que je l'ignore, moi qui, depuis que je suis né, lutte contre cette fatalité de ma condition?

COSQUER. Au fait, tu as toujours été ambitieux. Je me rappelle que lorsque tu étudiais, tu ne voulais devenir prêtre que pour être l'égal du gentilhomme. Et si tu n'avais pas rencontré Marguerite...

LANDAIS. Oui; ce fut pour elle que je renonçai à l'affranchissement; j'abandonnai les écoles pour rentrer parmi vous! je pensais qu'à force de travail, de courage, je pourrais bâtir à la femme que j'avais choisie un abri assuré; je croyais qu'en me mettant entre elle et nos maîtres, en la couvrant de mon cœur, je recevrais tous les coups!... Folie!... les coups arrivaient de tous côtés; le malheur dont j'espérais la préserver s'était notre condition, votre existence; nous le respirions partout comme l'air.

COSQUER. Et puis, les plos fâcheux de tout, vois-tu, c'est que le chancelier ait été frappé de la beauté de défunte Marguerite; mais Marguerite était une sainte; aussi messire Chauvin s'est fâché...

LANDAIS, brusquement. Puis il s'est vengé et Marguerite a succombé à la misère et au chagrin; voilà ce que tu vas me dire, n'est-ce pas?... car c'est ta manière à toi; tu consoles les autres en leur rappelant leurs maux! — Ajoute tout de suite que demain ma fille et moi nous n'aurons plus où appuyer notre tête, et qu'il faudra aller mourir avec elle au pied de quelque croix de carrefour! — T'imagines-tu que je n'ai point pensé à tout cela et que j'ai besoin de tes yeux pour voir à mes pieds?

COSQUER. C'est de ta fiade aussi!

LANDAIS. De ma fante?

COSQUER. Oui! tu as bravé messire Chauvin; to loi as reproché ses injustices.

LANDAIS. J'avais tort peut-être?

COSQUER. On a toujours tort de résister quand on est sûr d'être battu! Vois-tu, compère, les ennemis qu'en ne peut pas étrangler, il faut leur faire la révérence.

LANDAIS. Oh! je connais ton système.

COSQUER. Moi, d'abord, je trouve toujours raison à ceux qui sont plus forts que moi. Je ne sais ni signer mon nom comme toi, ni lire dans le missel; je suis même moins habile à tailler un pourpoint; mais je ne parle jamais à un gentilhomme que le sourire sur les lèvres; je le remercie, le chapeau à la main, du mal qu'il ne me fait pas; je reçois ce qu'il me doit comme au présent; je me fais enfin si petit, si petit, qu'il serait obligé de se laisser pour me battre.

LANDAIS, le regardant avec un sourire dédaigneux. Cela t'a bien réussi pour faire fortune...

COSQUER, regardant son habit. Ah!... tu dis cela à cause de mes coudes; mais, vois-tu, j'aime mieox des trous à ma veste qu'à ma peau; si les collecteurs me voyaient on meilleur habit ils augmenteraient ma capitation... Le gibier le plus gras est le premier mangé, compère... et nous autres, nous sommes le gibier de la noblesse.

LANDAIS, le regardant fixement. C'est-à-dire que tu es plus riche que tu ne veux le paraître.

COSQUER. Jésoû! qui t'a dit cela? Moi riche!... moi qui n'aurais besoin que du bissac et du bâton blanc pour paraître un mendiant; Moi qui n'ai plus rien de la dernière fournée dans ma huche! Riche, mon doux Sauveur... Je venais te demander à souper!

LANDAIS. Te rappelles-tu ce cavalier que nous avons retiré, il y a deux mois, de la grande ravine?

COSQUER. Lors de la dernière tempête?

LANDAIS. Et qui est mort ici, dans ma cabane?

COSQUER. Sans pouvoir se confesser. Avec componction. Dieu le sauve! J'avais pourtant amené un moine pour l'assister...

LANDAIS. Oui, mais tu as fouillé dans son escarcelle, et tout ce qu'elle contenait...

COSQUER, vivement. Chut, donc! On ne parle pas de ces choses-là si haut... Eh bien, c'est vrai; mais ce que j'ai fait, c'était dans l'intérêt du défunt...

LANDAIS. Dans son intérêt?

COSQUER. Certainement; n'était-ce pas un étranger, un Anglais? La justice se fût emparée de ses dépouilles sans s'occuper de

son salut , au lieu que moi j'ai employé cet argent au profit de son âme.

LANDAIS. Comment...

COSQUER, *comme plus haut*. J'ai prié pour lui...

LANDAIS. Toi!

COSQUER. Un *Pater* par pièce d'or, foi de chrétien. Du reste, compère, tu n'as pas à te plaindre, car je t'ai proposé de partager la succession de l'Anglais; tu n'as rien voulu que les papiers qu'il portait...

LANDAIS. Et je ne les donnerais point pour toutes les richesses du duché.

COSQUER. Bah! Eh bien, mais, dis donc, si ça a tant de valeur tu me dois du retour!... Qu'est-ce qu'un peut donc avoir avec ces papiers?...

LANDAIS. La tête du chancelier!

COSQUER, *effrayé*. Hein?...

LANDAIS. J'ai là les preuves de sa félonie... et de celle de la plupart des gentilshommes du duché; mais il faudrait les montrer au duc; et le moyen qu'un misérable comme moi puisse arriver jusqu'à lui! Depuis qu'il est à Vaunes, je l'ai vainement essayé; le chancelier l'entoure de ses espions! Car si nous sommes esclaves des nobles, le duc lui-même est leur prisonnier...

COSQUER, *bas*. Et même il s'en plaint quelquefois.

LANDAIS. Oui, mais il craint la lutte, parce qu'il aime le plaisir, et il se console de la perte de son pouvoir par les fêtes et la chasse.

COSQUER. A telle enseigne qu'il court les cerfs aujourd'hui dans la forêt.

LANDAIS. Tu l'as vu?

COSQUER. Non pas, non pas; j'ai vu seulement la mente et les meneurs, que j'ai évités, sans quoi ils m'auraient enrôlé avec leurs paysans pour rabattre le gibier. Par-tout, vois-tu, où les grands prennent leur plaisir, il y a danger à s'approcher.

LANDAIS. Oh! si un heureux hasard pouvait me mettre sur le chemin du duc!

COSQUER. Reste à savoir si tu le reconnaîtrais, car tu es comme moi, tu ne l'as jamais vu.

LANDAIS. Tu te trompes, je l'ai aperçu l'autre jour; mais entouré de gentilshommes, et c'est seul qu'il faudrait le voir...

COSQUER. Dans tous les cas, ce ne sera point pour aujourd'hui; voici la nuit qui vient, l'orage qui commence, et la chasse doit être reniée. — Sans compter que je suis venu pour passer la soirée avec toi.

LANDAIS. Ah!...

COSQUER. Tu as donc oublié que c'était aujourd'hui la Saint-Pierre, notre fête d'état, et que, ce jour-là, nous soupons tous ensemble?

LANDAIS, *distrain*. En effet...

COSQUER. Je vais préparer la table. (*Réfléchissant*) Ah! oui, mais tu n'as peut-être rien à mettre dessus.

LANDAIS. Rien!

COSQUER. Pour deux, ce n'est pas assez heureusement que j'ai apporté là quelque chose...

LANDAIS. Quoi donc?

COSQUER, *montrant un panier vide*. Un panier...

LANDAIS. Vide?

COSQUER. Mais que je puis faire remplir au village avec les cinq sous bourgeois que j'ai à toi...

LANDAIS, *souriant*. Et ce sera là ta part de contribution à notre repas de fête? — Soit! L'extrême indigence est aussi généreuse que la richesse, car elle peut comme elle se passer de calcul. — Dépense ces huit sous bourgeois, l'ôan, je t'attends...

COSQUER. Et je reviens tout de suite... car l'orage augmente! — Oh!... déjà, les éclairs...

LANDAIS. As-tu peur?

COSQUER. Des éclairs? Allons donc!... C'est la pluie que je crains; j'ai mon habit neuf; mais je vais prendre ta peau de chèvre...

LANDAIS. Prends.

Il décroche la peau suspendue près du foyer.

COSQUER. Comme cela, je serai à l'abri... il n'y a plus que mes souliers... Oh! il faut trop mauvais, je vais les retirer. (*Il ôte ses souliers et les met dans son panier.*) Là, maintenant je ne crains rien. Prrr...

Il sort.

SCENE III.

LANDAIS, *seul*.

Il regarde par une croisée

Le vent fait gronder la forêt, et les pâtres ramènent leurs troupeaux... ils chantent la vieille ballade que Marie aime tant...

Il s'approche de l'alcôve; on entend chanter au loin.

Vntri l'heure veillée
On murent bruits et chants;
Au fond de la vallée,
Plus d'oiseaux, ni d'enfants,
L'ajone bris s'allume,
Et le pâtre absorbé
Près du foyer qui fume
Reste le front courbé.

Londais soulève un coin du rideau.

Rien ne l'éveille!... qu'elle est belle, mon enfant! Ah! comment ne point faire pour elle des rêves d'ambition! Que m'importeraient à moi la richesse et la puissance? N'aurai-je pas toujours au fond du cœur

* Landais répète tout ce qui suit pendant que l'on chante cette première strophe.

cette lie amère que laisse la vie?... Je connais les hommes; je suis triste pour jamais! Mais Marie, que rien encore n'a froissée, qui rit au monde et lui tend ses bras d'enfant, Oh! elle, mon Dieu! je veux qu'elle garde une âme joyeuse; je veux qu'elle vive parmi les maitres; qu'elle marche sur la foule, puisque c'est le seul moyen de ne pas sentir les pierres du chemin. Oui, je le veux!... et que faut-il pour les plus hardis projets? un hasard heureux, une volonté ferme!... Ah! vienne le hasard, la volonté ne manquera point. Puisqu'il y a, chez les faibles, tant de douleurs et de misères, il faut bien que le bonheur se trouve chez les puissants!

Il reste pensif. Les voix du dehors reprennent de plus près.

Il croit, dans sa mesure,
Que les plaisirs parfaits
Coulent, comme une eau pure,
Sous le toit des pelais;
Ah! les biens qu'il réclame
Savent mieux se cacher!
Le bonheur vient de l'âme
Comme l'eau du rocher!

Landais, qui a écouté, tressaille.

C'est étrange!... cette vieille chanson....

Ah! les biens qu'il réclame
Savent mieux se cacher!
Le bonheur vient de l'âme
Comme l'eau du rocher!...

Cela serait-il vrai?... Qui sait, mon Dieu! Dans le vallon on croit le jour plus brillant au sommet de la montagne; et lorsqu'on l'a gravie on n'y trouve que la foudre ou le brouillard! Si j'allais me tromper... Si, en croyant préparer le bonheur de ma fille, je lui préparais de plus cuisantes souffrances! Ah! qui m'éclairera, qui m'éclairera!

Il tombe assis sur un escabeau!

SCENE IV.

LANDAIS, UN GENTILHOMME *entrant par le fond.*

LE GENTILHOMME. Une maison enfin!... il n'y a personne... n'importe... j'entre. Je dois être encore éloigné d'Elven, et la pluie tombe à flots. Ah! voici quelqu'un. (*A Landais.*) Je te salue, maître.

LANDAIS. Je vous salue, messire.

LE GENTILHOMME. J'étais égaré dans la forêt; l'orage et la nuit m'ont surpris; j'ai vu ta cabane et je suis entré!

LANDAIS. Soyez le bienvenu... les gens de justice vous ont malheureusement précédé; cependant, ils m'ont laissé un abri, profitez-en: un siège... (*Il se lève*) Prenez-le... je voudrais pouvoir donner davantage.

LE GENTILHOMME. Je ne demande rien de

plus, qu'une flamée d'ajoncs au foyer! (*Regardant autour de lui.*) Ah! diable... tu n'en as point?...

LANDAIS. Vous le voyez...

LE GENTILHOMME. Quoi! rien pour ranimer ce feu mourant?

LANDAIS. Rien.

LE GENTILHOMME. Cependant ta cabane est sur la lisière de la forêt.

LANDAIS. Nous autres manants, messire, nous avons froid sur la lisière des forêts, et faim à côté des champs de blé mûr.

LE GENTILHOMME, *d part.* Allons, je suis tombé chez un honnête homme, à ce qu'il paraît; c'est jouer de malheur!...

Il secoue son manteau.

LANDAIS. Vos vêtements sont mouillés.

LE GENTILHOMME, *entr'ouvrant son manteau.* Regarde!

LANDAIS, *d part.* Ciel! le duc!

LE GENTILHOMME. Mais le moyen de les sécher sans feu!

LANDAIS. Vous en avez!

LE GENTILHOMME. Comment?

LANDAIS, *brisant un escabeau.* Attendez!...

LE GENTILHOMME. Eh bien! que fais-tu donc? tu brises tes meubles pour que je me chauffe?

LANDAIS, *jetant les débris dans le feu.* N'êtes-vous point mon hôte?...

LE GENTILHOMME. Vive Dieu! mon maître, voilà de la générosité! Tu as le cœur d'un gentilhomme.

LANDAIS. Vous connaissez le proverbe breton, messire: L'étranger est un hôte envoyé par Dieu! (*A part.*) Oh! oui, c'est Dieu qui me l'envoie.

Le Gentilhomme s'assied sur le banc de pierre, dans la cheminée, et se chauffe.

SCENE V.

LANDAIS, LE GENTILHOMME, COSQUER, *le panier au bras.*

COSQUER, *posant son panier devant lui.* Sainte Vierge! comme ça tombe, comme ça tombe!... J'ai été longtemps, compère; mais si tu voyais les chemins!

LANDAIS. Nous avons cependant payé denx taxes pour leur réparation.

COSQUER. Ah! bien oui, mais les taxes auront été employées pour acheter une lièvre à monsieur le chancelier! Pourvu que nos seigneurs aient les pieds secs, ils trouvent les routes assez bonnes. Du reste, ils auront su aujourd'hui ce qu'il en était. La cour chassait dans la forêt!... S'ils pouvaient s'enfouir tous dans la grande fondrière du

chemin vert... ça la comblerait du moins, et ça vous épargnerait les fascines.

LE GENTILHOMME, *lui frappant sur l'épaule*. Ah ça, que dis-tu donc, drôle?...

COSQUER, *l'apercevant*. Ah!... un gentilhomme!

Il se découvre.

LE GENTILHOMME. Oui... qui n'a point pris par le chemin vert...

COSQUER, *à part*. Ah! grand Dieu! je me suis compromis! (*Haut.*) Messire, je plaisantais... car certainement... mon respect pour la noblesse... vous comprenez que si j'avais su...

Il veut baisser le pan du vêtement du gentilhomme, celui-ci l'écarte avec son fouet de chasse.

LE GENTILHOMME. C'est bien!

COSQUER, *à part*. S'il allait connaître mon nom!

LE GENTILHOMME. Du reste, je suis meilleur chrétien que vous, maître...

LANDAIS. Cosquer...

COSQUER, *bas*. Chut donc.... malheureux!

LE GENTILHOMME. Cosquer... je tâcherai de me rappeler le nom... Je me réjouis que vous ayez pu éviter la foudrière... à cause des provisions.

LANDAIS, *prenant le panier*. En voulez-vous prendre votre part?

LE GENTILHOMME. Très-volontiers.

COSQUER. Comment! messire aurait la bonté...

LE GENTILHOMME. D'avoir faim et d'avoir soif... oui, j'ai cette extrême bonté!

LANDAIS, *au gentilhomme*. Prenez place...

LE GENTILHOMME, *va s'asseoir au foyer*, Landais lui sert à boire. Eh bien... et maître Cosquer?...

COSQUER. Oh! mon gentilhomme, je sais trop bien ce que je vous dois...

LE GENTILHOMME. N'as-tu point d'appétit?

COSQUER. Moi?... je mangerais toujours, si ça ne coûtait pas si cher.

LANDAIS. Alors mets-toi là.

COSQUER. Ainsi vous permettez...

LE GENTILHOMME. En faveur de tes bonnes intentions pour la noblesse...

COSQUER, *à part*, *en s'asseyant à droite sur les marches de la cheminée*. J'ai bien peur de m'être mis dans une mauvaise affaire.

LE GENTILHOMME. Il paraît que vous n'aimez guère le chancelier dans ce pays.

LANDAIS. Il est vrai.

COSQUER, *vivement*. C'est-à-dire, il y en a qui ne l'aiment pas!

* Cosquer, le Gentilhomme, Landais.

** Cosquer, Landais, le Gentilhomme.

LE GENTILHOMME. Toi, surtout.

COSQUER. Comment moi!

LE GENTILHOMME. Oh! je t'ai entendu tout à l'heure.... Et pourquoi le haïssez-vous?...

LANDAIS. Pourquoi?... parce que nous autres maîtres nous sommes, à ses yeux, au-dessous de son cheval ou de son faucon; parce qu'il arrache à nos enfants leur pain noir pour nourrir les mentes de monseigneur le duc, parce que nous ne sommes pas pour lui des hommes, mais quelque chose, qu'il brise, qu'il écrase et qu'il jette à la fournaise pour en retirer de l'or.

COSQUER, *à part*. C'est vrai, mais ça ne se dit pas tout haut!

LE GENTILHOMME. Et crois-tu, vive Dieu, qu'il soit facile de faire autrement? il faut bien que quelqu'un paye! c'est de la nécessité qu'il faudrait te plaindre, et non du chancelier!

LANDAIS. C'est du chancelier, messire, car il est l'instrument de nos misères! Malheur à qui attache son nom aux iniquités! Croit-il en être quitte parce que, comme Pilate, il lave ses mains après les avoir trempées dans nos sueurs et notre sang? Non, non, la nécessité ne prend point à son compte les crimes des hommes; chacun est responsable de sa vie, et le chancelier rendra compte, un jour, de nos douleurs.

COSQUER, *à part*. Qui est-ce qui le prie de dire tout ça?

LE GENTILHOMME, *sérieusement*, *se levant*. Je vois, mes maîtres, que vous êtes de grands politiques.

COSQUER, *vivement*. Permettez... ce n'est pas moi!

LE GENTILHOMME. Oh! toi, je connais ton opinion!... tu voudrais combler les foudrières avec des gentilhommes.

COSQUER, *à part*. Décidément je suis compromis.

LANDAIS. Ah! si le duc pouvait savoir la vérité!

LE GENTILHOMME. Et quand il la connaîtrait?... tu crois peut-être qu'il fait ce qu'il veut?

LANDAIS. Non! je sais qu'il a sa fidèle noblesse qui ne le laisse maître que de faire le mal, parce qu'elle en profite; mais monseigneur le duc ne peut-il s'affranchir de cette humiliante tutelle?

LE GENTILHOMME. Et par quel moyen?...

LANDAIS. En nous appelant à lui, nous autres que la noblesse opprime; en nous donnant sa puissance à défendre. C'est son intérêt comme le nôtre. Il tient les grands vassaux à la chaîne, mais il ressemble à un

chasseur qui mènerait en laisse des lions ; ce n'est pas lui qui les conduit ; il est entraîné par eux. Nos misères même ne retournent ni à son bonheur ni à son profit. Sur les dix deniers qu'on nous arrache, neuf restent aux mains des gentilshommes, et c'est à peine si le dernier arrive au duc. La seule chose qui lui reste entière, c'est la responsabilité de nos tortures.

LE GENTILHOMME, *pensif, à part.* Il a raison.

LANDAIS. Ah ! si monseigneur comprenait cela, la victoire serait aisée !... cette noblesse qui fait curée de nous et qui le domine, elle n'a plus le rude courage des anciens temps ; elle emploie ses richesses à entretenir des vices au lieu de chevaux de guerre, à acheter des femmes au lieu d'armes ; la prospérité l'a amoindrie sans l'éclairer ; elle a perdu sa force, et l'intelligence ne lui est pas venue ! son règne touche à sa fin ! Ah ! si j'avais le pouvoir du duc, seulement pour une année... je la briserais comme ce verre...

Il brisa avec le pied, un des verres posés sur la marche du foyer.

COSQUER, *effrayé.* Par exemple... ah ! messire... ce n'est pas moi...

LE GENTILHOMME, *étonné.* Et qui es-tu donc, toi qui gouvernes ainsi le duché et parles de tout y changer ?

LANDAIS. Moi ?... un pauvre tailleur de village, qui gagne trop peu pour vivre.

LE GENTILHOMME. Tu serais plus à l'aise, à ce qu'il semble, dans le conseil du duc François que sur ton établi.

LANDAIS. Peut-être !

LE GENTILHOMME. Mais as-tu réfléchi à ce que tu viens de dire ? sais-tu que cette noblesse que tu parles de soumettre tient dans ses mains tout le duché ; qu'unie par un intérêt commun, elle forme un corps immense dont le chancelier est la tête...

LANDAIS. Oui, messire ; mais que l'on abatte la tête, et le corps tombera.

LE GENTILHOMME. Une telle violence...

LANDAIS, *vivement.* Ne serait que justice, car la félonie du chancelier et de la noblesse peut être prouvée devant les juges.

LE GENTILHOMME. Que dis-tu... qui donc a cette preuve ?

LANDAIS. Moi.

COSQUER, *à part.* Nous sommes perdus ! le gentilhomme. Toi se peut-il...

LANDAIS. Oui, messire, et vous pouvez le redire à monseigneur le duc lui-même.

LE GENTILHOMME. Il le saura !

COSQUER, *à part.* J'ai idée que c'est un espion du chancelier... Si je pouvais gagner

la porte. (*Il va pour sortir furtivement, et recule tout à coup.*) Ah ! quelqu'un !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUIS DE ROHAN, GENTILSHOMMES.

ROHAN. Il doit être ici.

COSQUER. Ce sont des gentilshommes.

LANDAIS, *se détournant.* Qui vient là ?

ROHAN. Bonsoir, manants.

LANDAIS. Que demandent leurs seigneuries ?

ROHAN. Tu as, à la porte de ta cabane un cheval de chasse ?

LANDAIS. En effet.

ROHAN. Où est le cavalier qui le montait ?

LE GENTILHOMME. Il est ici, messire de Rohan !

ROHAN, *se découvrant.* Ah ! nous vous cherchions, monseigneur le duc !

COSQUER. Le duc !... c'est fait de nous...

LE DUC, *en souriant.* Vous voyez, messire, que je n'avais point l'honneur d'être connu de mes hôtes... et je m'en réjouis... leur conversation en a été plus libre plus instructive, surtout.

COSQUER, *tombant à genoux.* Ah ! monseigneur... grâce !...

LE DUC. Que fais-tu donc ? lève-toi. Messire, je vous présente maître... Cosquer...

COSQUER, *à part.* Il a retenu mon nom.

LE DUC. Manant fort ingénieux, qui a trouvé un nouveau moyen de combler les fondrières.

COSQUER, *à part.* Je suis mort !

LE DUC, *venant près de Landais.* Quant à maître Landais, c'est un homme d'état, auquel je dois d'utiles leçons sur l'art de gouverner mon duché.

LANDAIS. Mes paroles ont été hardies ; mais dussé-je les payer de ma tête, je ne les regretterai point, si elles peuvent profiter à monseigneur le duc.

LE DUC. Ainsi, tu ne les rétractes pas ?

LANDAIS. Je ne les rétracte pas !

LE DUC, *à part.* Cet homme a le cœur ferme. (*Il le prend à part.*) Et as-tu bien réfléchi à ce que tu disais tout à l'heure ?

LANDAIS. Dix années, monseigneur.

LE DUC. Les preuves dont tu as parlé...

LANDAIS. Je les ai écrites de la main même de messire Chauvin.

LE DUC. Et tu oserais les faire valoir au risque de ta vie ?

LANDAIS. Oui, monseigneur.

* Le Gentilhomme, Landais, Cosquer.

* Cosquer, le Gentilhomme, Rohan, Landais.

LE DUC. Il suffit. (*Haut.*) Je vous snis, messires, car mon chancelier doit être inquiet de ma disparition. (*Se tournant vers Landais.*) Maître Landais... à partir d'aujourd'hui vous faites partie de ma maison.

LANDAIS. Moi ?

COSQUER. Comment ?

LANDAIS, *s'inclinant devant le Duc.* Ah ! monseigneur !

LE DUC. Vous nous suivrez.

ROHAN, *qui est allé au fond.* Votre litère vient d'arriver, monseigneur.

LE DUC. Dites qu'on l'approche.

Louis de Rohan parle à un gentilhomme qui sort ; le Duc et lui causent au fond, en dehors.

LANDAIS, *à part, avec exaltation.* Enfin ! enfin, ma destinée commence !...

COSQUER. En voilà de la chance ! obtenir une place pour ce qui aurait dû le faire pendre !

LANDAIS, *s'approchant de Cosquer.* Et bien ! tu riais de mes espérances, l'ôan !

COSQUER. Eh bien, j'avais tort ; te voilà sur le chemin de la fortune...

LANDAIS. Ou du gibet.

COSQUER. Que dis-tu ?

LANDAIS. Rien ; il faut que cela soit... il le faut... j'ai juré de conquérir un avenir à ma fille.

COSQUER. Tu l'emmènes ?...

LANDAIS. Oh ! non ; je ne veux pas l'exposer avec moi aux hasards que je vais courir ; je puis succomber, et que deviendrait-elle alors, seule, sans protecteur ?... Sa présence d'ailleurs détournerait mon attention, amollirait mon âme ; et il faut que je marche devant moi sans distractions, sans attendrissement, enfermé dans mon unique pensée comme dans une armure d'acier !... Marie restera ici...

* Landais, Cosquer.

COSQUER. Et qui en prendra soin ?

LANDAIS. Écoute : l'abbesse du couvent d'Elven était sa marraine avant d'avoir pris le voile ; plusieurs fois elle m'a demandé de lui confier Marie, j'ai toujours refusé, mais aujourd'hui dans l'intérêt même de son avenir, il le faut ; tu lui conduiras ma fille ; ce soir même tu lui diras... mais non, ne lui dis rien... tu ne saurais point lui parler comme il le faut, tu n'es point père... elle est femme, elle me devinera.

COSQUER. Bien...

LANDAIS. Mais tu me promets de faire ce que je te demande ?... Tu me le promets sur ta vie et sur ton salut éternel ?

COSQUER. Je te le promets ; d'ailleurs tu pourras l'assurer toi-même.

LANDAIS. Tu as raison. (*Avec une émotion croissante.*) Alors... c'est dit... la chasse approche... on va partir !... Ma fille !... ô mon Dieu ! que je la voie au moins encore une fois !... oh ! non... si elle me regardait... si elle me parlait, je ne pourrais plus la quitter !... Allons, mon cœur, ne te brise pas ainsi. (*S'approchant de l'alcôve.*) Mon enfant !... (*Il tombe à genoux.*) O Vierge sainte, sa patronne, c'est à toi que je la confie ; ô Marie, tu sais comment on aime son enfant, toi qui as pleuré le tien !...

UN VALET, *d la porte.* La litère de monseigneur...

LE DUC. Allons, messires, à cheval, où donc est maître Landais ?

LANDAIS. Ici, monseigneur...

LE DUC. A cheval !...

Ils sortent.

LANDAIS. Je suis prêt. (*Se levant, pâle, d Cosquer.*) Rappelle-toi ta promesse ! — Allons, Dieu m'a donné l'occasion ; à moi d'en profiter maintenant !

* Landais, Rohan, le Duc, Cosquer.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon dans le palais ducal ; portières au fond, portières au deuxième plan de droite et de gauche ; fenêtre à droite au premier plan.

SCENE PREMIERE.

LOUIS DE ROHAN, PLUSIEURS GENTILSHOMMES, puis GUILLAUME DE TREGUS.

ROHAN, *voyant venir Tregus.* Eh ! voici Guillaume de Tregus ; un brave de nos vieilles bandes qui arrive de Flandre.

TREGUS. Salut, messeigneurs. — Le duc ne s'est point encore montré ?

ROHAN. Non ; il s'entretient sans doute avec son trésorier, messire Landais.

TREGUS. Parsaint Gilles ! quel est donc cet homme ? Depuis deux jours que je suis arrivé à Nantes, je n'entends que son nom, et l'on me renvoie à lui pour toute chose.

ROHAN. C'est que lui seul est maître désormais, messire. Depuis Adam on ne vit jamais manant arriver si haut ni si promptement. Il y a douze années à peine que nous

l'avons vu paraître à la cour sans titre, sans nom, comme une vipère qui se glisse, et le voilà devenu ministre tout-puissant, écrasant la noblesse.

TRÉGUS, *vivement*. Que dites-vous?...

ROHAN. La vérité; chaque jour il nous enlève quelqu'un de nos privilèges.

TRÉGUS. Et monseigneur le souffre ?

ROHAN. Chaque droit que nous perdons est une conquête pour son autorité ! (*Baisant la voix.*) Vous connaissez le duc, d'ailleurs; tel vous l'avez vu comte d'Etampes, tel il est toujours; aussi léger que le sable de nos grèves, et cédant, comme lui, au premier vent qui souffle ! Il s'est donné à Landais pour n'avoir point la peine de gouverner son duché; celui-ci l'a enveloppé de sa volonté, il le fait sentir et penser selon sa fantaisie.

TRÉGUS. Et la fierté de monseigneur ne se révolte pas ?

ROHAN. Quelquefois; il résiste alors au trésorier, il le raille et l'humilie...

TRÉGUS. Et messire Landais...

ROHAN. Messire Landais baisse la tête comme sous une onnée de pluie; mais l'orage passé, il reprend sa domination avec la même assurance, et monseigneur se soumet, à la manière d'un faucon révolté, qui, après une volée, revient tendre la tête au chaperon du veneur.

TRÉGUS. Mais ne pouvez-vous résister ?

ROHAN. L'évêque de Rennes et le chancelier l'ont essayé.

TRÉGUS. Et bien ?

ROHAN. Landais a su trouver contre eux des preuves de trahisons, et le premier est mort en exil, le second dans un cachot...

TRÉGUS. Se peut-il... messire Chauvin ?...

ROHAN. Oui, messire, et l'on a de plus confisqué ses biens, brisé son écusson, abattu ses futaies, chassé sa veuve et ses enfants ! La mère a été trouvée morte de froid et de faim sur le seuil d'une église de village avec son plus jeune fils dans ses bras, l'autre sera sans doute tombé un peu plus loin.

TRÉGUS, *indigné*. Et vous n'êtes point monté à cheval pour punir le manant qui avait commis un tel crime ?

ROHAN. Toutes les précautions étaient prises; nos efforts eussent été inutiles.

TRÉGUS. S'il en est ainsi, Dieu vous garde ! quant à moi, je n'ai point continué de voir la noblesse obéir aux vilains, et je repars pour l'Allemagne.

Fausse sortie.

ROHAN, *souriant*. Fi donc ! Vous ne le ferez pas !

TRÉGUS. Pardieu ! je le ferai.

ROHAN, *le prenant sous le bras et l'attirant à part*; *bas*. Vous resterez pour tirer

l'épée avec nous et pour voir pendre le tailleur !

TRÉGUS, *bas*. En êtes-vous là ?...

ROHAN. Venez ce soir à la taverne de Saint-Elliam, vous saurez tout...

TRÉGUS. J'y serai.

Ils se serrent la main et se séparent.

ROHAN. Ah ! voici que la cour arrive.

TRÉGUS. En effet...

On voit des groupes de Gentilshommes qui se forment au fond; Étienne Chauvin passe lentement et d'un air pensif; il porte un costume souillé et en lambeaux.

TRÉGUS, *apercevant Étienne*. Qu'est-ce que ceci ? le palais du duc est-il donc maintenant ouvert aux mendiants ?

ROHAN. Ce mendiant est d'anssi noble maison que vous, messire, car il se nomme Étienne Chauvin.

TRÉGUS. Le frère du chancelier ?

ROHAN. Lui-même : la ruine de sa famille a un instant troublé sa raison, et bien qu'il l'ait retrouvée depuis, il garde les haillums qu'il portait dans sa folie, comme pour rappeler toujours la mort de son frère. Il a, du reste, remplacé le bouffon de monseigneur, qui s'en amuse et livre le trésorier à ses brocards dans ses moments de dépit.

L'HUISSIER. Monseigneur le duc !...

SCÈNE II*.

LES MÊMES, LE DUC *entrant vivement*, suivi de LANDAIS, avec lequel il semble se quereller; PLUSIEURS SEIGNEURS et DEUX PAGES à la porte.

LE DUC, *vivement*. Je vous dis qu'il le faut, maître, que je le veux. (*Apercevant les gentilshommes.*) Ah ! bonjour, messires.

ROHAN. Monseigneur paraît bien ému.

LE DUC. Et j'en ai sujet. Je voulais donner des joutes et courses de bague pour l'arrivée de mon neveu le prince d'Orange; maître Landais ne refuse de l'argent.

ROHAN. Je comprends; messire le trésorier vient de retirer du couvent une fille qu'il faut doter; il a besoin d'économie.

LE DUC. Les joutes auront lieu pourtant, dussé-je vous emprunter jusqu'à votre dernier écu d'or et vous donner ma couronne ducal en gage.

LANDAIS. Le difficile serait de la retirer, plus tard.

ROHAN. Messire aime mieux qu'elle reste au trésor, dont il a la clef.

LE DUC, *apercevant Étienne***. Eh ! c'est

* Trégus, Rohan, le Duc, Landais.

** Trégus, Rohan, le Duc, Étienne, Landais.

Étienne! Qu'as-tu donc, maître fou, à être ainsi triste et muet? serais-tu, par hasard, satisfait aujourd'hui du gouvernement de notre duché?

ÉTIENNE. Pardon, monseigneur, je rêve à une requête que je voudrais adresser à messire Landais, et je n'ose...

LE DUC, *assis*. Pourquoi donc?

ÉTIENNE. Parce que je le sais trop porté à prendre pour être pressé de donner! — C'est ce que me disait encore ce matin un de ses anciens compères... Iôan, le tavernier de Saint-Ellam; quoique manant et fripon, il n'a jamais pu rien obtenir du trésorier.

ROHAN. Ceci est grave! Que l'on refuse un Clisson ou un Rieux, à la bonne heure; mais un ancien compagnon.

LANDAIS. Savez-vous si l'ancien compagnon n'a pas déjà reçu plus qu'il ne lui était dû? Il se croit des titres parce qu'il m'a connu, comme d'autres parce qu'ils sont nés. — Je sais, du reste, messire, que vous associez vos haines. L'auberge de mon ancien compère est devenue le rendez-vous de la noblesse, et maître Étienne m'y accable de ses bons mots; mais je m'en inquiète peu! ces plaisanteries sont des traits d'arbalète qui ne vont ni loin ni haut, et j'aime à voir la noblesse se complaire en guerre de paroles!

ÉTIENNE. La vérité est que nous vidions naguère nos différends d'autre façon; ce n'est point notre faute si tout est changé à la cour de monseigneur, et si aux coups d'épée des gentilshommes il a fallu substituer les coups d'aillette.

LE DUC. Bien répondu! — Mais voyons ta requête, car tu ne l'as point encore fait connaître...

ÉTIENNE. Je souhaiterais un privilège de marchand en votre bonne ville de Nantes.

LE DUC, *étonné*. Toi! Et de quoi, maître fou, veux-tu faire commerce?

ÉTIENNE. De noblesse, monseigneur.

LE DUC. Comment! et pour quoi cela?

ÉTIENNE. Pour les protégés de messire Landais, qui ayant fortune, emplois et crédit, n'ont plus besoin désormais que d'être gentilshommes.

LANDAIS. Ainsi, messire Étienne deviendra de bouffon généalogiste?

ÉTIENNE. Messire Landais est bien devenu de tailleur ministre. J'apporte d'ailleurs les preuves de ma science, monseigneur.

LE DUC. Qu'est-ce donc?

ÉTIENNE. La généalogie de votre trésorier. Je la prends au paradis terrestre, et je prouve que messire Landais...

LANDAIS. Descend d'Adam?

ÉTIENNE. Non... non... du serpent.

Le Duc et les Gentilshommes éclatent de rire.

ROHAN. Vivat, Étienne!

LANDAIS, avec une dignité amère. J'admire combien la folie de messire est chose ingénieuse; commode surtout! il en a fait un bouclier derrière lequel il peut attaquer en sûreté! (*aux Gentilshommes, qui cessent de rire*.) Ne vous faites faute de joie, messeigneurs... seulement, soyez généreux pour qui vous amuse!... Largesse au fon!

Il prend une bourse dans son escarcelle et la jette à Étienne.

ÉTIENNE, faisant un mouvement impétueux. Maître Landais... (*Se dominant et saluant*.) Grand merci. (*Il ramasse la bourse*.) Mais Jésus a ordonné de rendre à César ce qui appartenait à César... (*Il présente la bourse au Duc*.) Ceci est autant de sauvé des revenus de monseigneur...

LE DUC, faisant signe de la donner aux pages. Aux pages... (*Aux Gentilshommes*.) Les joutes auront lieu, messeigneurs, et vous y paraltrez tous, je pense. Vous aussi, messire Étienne; mais vous quitterez enfin, j'espère, ces honteux vêtements.

ÉTIENNE. J'attends un tailleur digne de moi, monseigneur; malheureusement maître Landais ne fait plus d'habits...

LANDAIS, impétueusement. Vous vous trompez, messire; mais je les taille avec la hache et dans le chêne!... demandez à votre frère...

Mouvement violent d'Étienne, qui est reproduit par les Gentilshommes.

LE DUC, vivement, passant près de Landais. Assez!... assez, vous dis-je!... pas un mot de plus... Préparez-vous aux fêtes, messeigneurs, je compte sur vous...

La cour se retire.

SCÈNE III.

LE DUC, LANDAIS.

LE DUC. Ces querelles vont toujours trop loin, maître!

LANDAIS. Parce que monseigneur les encourage...

LE DUC. Laissons cela... mais je veux que tout s'arrange sans que j'aie à m'en inquiéter. Tu m'as promis de garder mon duché, de m'y rendre seul maître; j'ai consenti; le reste te regarde.

LANDAIS, avec exaltation. Tout ce que j'ai promis je le ferai, monseigneur. Voyez déjà quel changement. Il y a quelques années à peine, la peste, la famine, les brigandages, ruinaient le pays; aujourd'hui la peste est enfermée dans des laderies, les moissons couvrent la campagne; les routiers

ont été convertis ou pendus. Les écoles vont partout se multipliant comme le pain que le Christ donnait à son peuple; il ne sera bientôt plus fils de bonne mère qui ne sache lire, et, grâce à l'art miraculeux qui nous est venu d'Allemagne, au lieu d'aller feuilleter l'unique exemplaire du *livre saint*, attaché à l'autel, chacun l'aura chez soi, avec les coutumes de Bretagne, de telle sorte que personne ne pourra plus pécher, par ignorance, contre Dieu ni contre la loi...

LE DUC, *s'approchant de la table, à part*. Ah! des dessins de notre maître imagier.

LANDAIS, *allant à la fenêtre, avec une exaltation croissante*. Et regardez, monseigneur; les murailles de votre bonne ville de Nantes tombaient dans les fossés; vos bourgeois les ont relevés de leurs deniers; ils viennent de les garnir de canons et de boulets; eux-mêmes quittent une fois chaque semaine l'outil et la balance pour apprendre le métier des armes! la bête de somme devient un coursier de guerre!... Ah! encore un peu de temps, et puis, que votre noblesse ose se révolter, vous pourrez lui opposer une armée qui combattrà en même temps pour vous et pour elle-même.

LE DUC, *qui regarde des dessins de costumes*. Oh! charmant celui-là!

LANDAIS, *surpris*. Comment, monseigneur?

LE DUC. Je parle de ce costume... Regarde plutôt; le velours nacarat avec les crevés de satin blanc... (*Mouvement de Landais.*) Mais va toujours; j'entends parfaitement... tu disais...

LANDAIS, *amèrement*. Je disais, monseigneur, que l'histoire, qui jnge les princes par ce qui s'est accompli sous leur règne, vous donnera, j'espère, le nom de grand!

LE DUC, *se levant et passant à la fenêtre*. Par le ciel! je donnerais tous les éloges de l'histoire pour un rayon de soleil. (*Regardant à la fenêtre.*) Mais mon fauconnier avait raison; le brouillard se lève, je pourrai faire une chevauchée jusqu'à Ancenis. Vous nous accompagnerez, maître?

LANDAIS. Que monseigneur m'excuse, je dois voir les envoyés du roi d'Angleterre.

LE DUC. C'est bien; j'irai avec Coëtquen. Au revoir.

SCÈNE IV.

LANDAIS, *seul*.

Va, va à ton plaisir, cœur sans royauté! je gouvernerai, moi! Cette lutte que je soutiens seul contre ses gentilshommes, il se fatigue rien qu'à la regarder! mais que

m'importe, après tout? — Ah! si je pouvais découvrir tous les détails de leur complot!... — Mais pour cela, il faudrait arrêter ce Claude Kerru, porteur de leurs messages!... Guibé y aura-t-il réussi?... Mon Dieu! toujours des intrigues à déjouer! pas une heure de calme! Je n'ai point encore vu ma fille aujourd'hui pauvre et chère enfant! mon espérance unique, ma dernière joie!... — Mais je ne me trompe pas... c'est elle qui revient de la chapelle...

SCÈNE V.

LANDAIS, MARIE, UNE SUIVANTE.

Marie traverse une partie du théâtre les yeux baissés et son misel à la main. Landais la suit des yeux avec amour, puis l'appelle.

LANDAIS. Marie...

MARIE. Ah! mon père!

LANDAIS. Tu passais sans me regarder?...

MARIE, *donnant son misel à la suivante, qui sort*. Pardon!...

LANDAIS. Approche... (*Il l'embrasse sur le front.*) Depuis ton arrivée j'ai trouvé à peine le temps de te voir et de te parler!... nous ne nous connaissons point encore... tu es craintive près de moi comme près d'un étranger!

Lui prenant les mains.

MARIE. Mon père...

LANDAIS. Je ne t'en fais point un reproche; élevée loin d'ici, les religieuses d'Elven ont été ta véritable famille, et je saurais leur prouver ma reconnaissance; j'ai même pensé à ce jeune homme que j'ai vu à Brevelay et dont tu recevais des leçons....

MARIE, *vivement*. Maître Albert?

LANDAIS. J'ai écrit aux moines qui l'ont élevé pour qu'ils me l'envoient! Je veux que ton souvenir soit une bénédiction pour tous ceux qui t'auront connue!

MARIE. Oh! comment reconnaître tant de tendresse?

LANDAIS. Tais-toi... viens là... et cansons d'amitié!... (*Il s'assied, Marie reste debout, appuyée sur la feuillure.*) Lorsque tu vivais là-bas, au fond de ton couvent, tu rêvais comme tous ceux qui sont jeunes; tu arrangeais un avenir selon ta fantaisie... dis-moi, que désirais-tu?

MARIE, *tremblante*. Moi, mon père?...

LANDAIS. Oui; réponds-moi sans feinte, comme à un frère de ton âge... quand on aime bien on ne vieillit pas! — Tu songeais au monde, je parle! tu enviais le sort des princes, qui ont tous les plaisirs pour serviteurs et achètent la joie comme d'autres le pain noir qui les nourrit! tu entendais, en dormant, la musique du bal?

MARIE, *souriant*. Non, mon père; je pensais au contraire que pour être heureux il faut tenir peu de place, vivre tout bas, s'aimer beaucoup, et que Dieu faisait le reste !

LANDAIS, *vivement*. Mais tu as pourtant envié la puissance, la richesse... tu es femme, enfin, tu as désiré des parures, des lonanges des fêtes ?

MARIE. Qu'est-ce que tout cela ? du bruit autour de notre cœur ! — Ce que j'aurais voulu, mon père, c'eût été une famille à aimer, une demeure joyeuse sous les arbres, et une vie libre d'inquiétude !

LANDAIS. Quoi ! nulle ambition ?... (*Il se lève agité.*) C'est impossible... tu t'es mal interrogée toi-même... Non, non, ce n'est point à l'écart que tu dois vivre, Marie !... — A quoi servirait alors ce que j'ai fait pour toi ?... — Tu ne sais point quelle haute destinée je te prépare !

MARIE. A moi ?...

LANDAIS. Oni ; ce pouvoir si péniblement obtenu, je puis le perdre d'une heure à l'autre, et il ne faut point que tu sois entraînée dans ma ruine.

MARIE. Comment ?...

LANDAIS. Quoi qu'il arrive, je veux que tu conserves le rang que tu occupes ; mais, pour cela, il te faut un protecteur puissant et sûr, dont le sort soit lié au tien...

MARIE. Que dites-vous ?

LANDAIS. Et ce protecteur..... je l'ai trouvé...

MARIE. Dieu !

LANDAIS. Oh ! ne t'effraye pas... tu seras heureuse de mon choix.

MARIE. Et ne puis-je savoir...

LANDAIS. Plus tard... nous en reparlerons. Mais je m'oublie avec toi ; et ces projets, il faut les défendre encore contre tant d'ennemis !... Adieu, Marie...

MARIE. Adieu, mon père...

Il la quitte, fait quelques pas vers la porte, se retourne, contemple un instant la jeune fille, puis sort, comme s'il se faisait violence.

SCÈNE VI.

MARIE, *seule*.

Tant de tendresse !... oh ! comment détruire une espérance qui est devenue toute sa vie ? et cependant, comment trouver en moi assez de courage pour lui obéir ? Ah ! pourquoi ai-je quitté le couvent où je me trouvais si heureuse ? ici tout m'attriste. (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Le ciel même me paraît plus sombre, l'air moins doux... (*Regardant par la fenêtre.*) Mais quel est ce jeune homme qui semble

chercher ?... se peut-il ! c'est lui... Albert ! Oui, il m'a vue, il monte... Albert ici !... Oh ! vous avez entendu mes prières, mon Dieu !... oh ! mon cœur... mon cœur...

SCÈNE VII.

ALBERT, *entrant vivement*, MARIE.

ALBERT. Demoiselle Marie ?...

MARIE, *avec un cri*. Maître Albert !...

ALBERT, *de même*. Enfin je vous retrouve.

MARIE. Vous, vous ici...

ALBERT. Ne m'attendiez-vous pas ?...

MARIE. Je n'osais... et cependant mon père venait de m'apprendre qu'il avait écrit...

ALBERT. J'allais venir quand sa lettre est arrivée.

MARIE. Vous ?

ALBERT, *vivement*. J'avais besoin de vous revoir ! depuis votre départ tout me manquait...

MARIE, *l'interrompant*. Et les moines de Brevelay ne vous ont point retenu ?

ALBERT. Ils l'ont essayé, mais la lettre de votre père m'appelait, et ma volonté bien plus encore. Je suis parti sans les avertir, de nuit, à pied, traversant les bois, les montagnes, les vallées, au hasard. Quand je rencontrais des pères, je leur criais : *Nantes* ; ils m'indiquaient du doigt la route, et j'allais nuit et jour, sans m'arrêter, jusqu'à ce qu'un d'eux m'ait dit, en me montrant une ville à l'horizon : C'est là !

MARIE. Que de fatigues !...

ALBERT. Ah ! je n'y pensais pas..... et maintenant... oh !... jamais je n'ai éprouvé autant de joie qu'aujourd'hui, demoiselle Marie !... je vous revois, vous me recevez, comme autrefois, avec un sourire si bon !... puis j'ai là la lettre de votre père, elle m'a déjà servi à pénétrer jusqu'ici, et, puisqu'il me protège je puis tout espérer !

MARIE. Dieu vous entende, maître Albert. Mais mon père est-il le seul que vous connaissiez ici ? n'avez-vous à Nantes ni protecteur ni amis ?

ALBERT. Aucun !.... je ne connais au monde que les moines qui m'ont élevé et messire Arthur !

MARIE. L'étranger qui venait de loin en loin vous voir au couvent ?

ALBERT. Lui ?

MARIE. Mais ce messire Arthur n'est-il point un parent qui se cache ?

ALBERT. Je l'ai cru un instant ; nous faisons si facilement de nos désirs une espérance ! mais lui-même a pris soin de me démentir.

MARIE. Et quel lieu habite-t-il ?

ALBERT. Je l'ignore. Toute sa conduite est enveloppée d'une réserve qui a, pour ainsi dire, refoulé l'affection dans mon cœur. Je lui ai demandé cent fois à quitter le convent ; toujours il a repoussé mes prières.

MARIE. Et cependant vous êtes venu ?

ALBERT. Ah ! pour vous revoir, j'aurais désobéi à Dieu lui-même...

MARIE. Silence. Voici mon père.

SCÈNE VIII.

ALBERT, LANDAIS, MARIE.

LANDAIS. Maître Albert ici ?

MARIE, *vivement*. Il a reçu votre lettre et vous cherchait.

LANDAIS. C'est bien. (*A Marie.*) Marie, la duchesse douairière veut vous voir à l'instant même ; faites qu'elle n'attende pas.

MARIE. Oui, mon père.

Elle salue et sort.

SCÈNE IX.

ALBERT, LANDAIS.

LANDAIS. Ainsi, maître, vous vous êtes décidé à quitter le convent sans trop de regret ?

ALBERT. Avec grande joie, messire.

LANDAIS, *souriant*. Oui ; à votre âge on aime tout ce qui est nouveau ; changer, c'est se mouvoir, c'est vivre ! tous les liens sont beaux d'ailleurs, nous portons en nous-mêmes notre soleil !... mais plus tard !... (*Un silence. Brusquement.*) Avez-vous quel projet ?

ALBERT. Aucun, messire.

LANDAIS. De sorte que vous accepteriez tout emploi ?

ALBERT. Pourvu qu'il n'eût rien de honteux et qu'il pût servir à mon avancement.

LANDAIS, *le regardant fixement*. Seriez-vous ambitieux, enfant ?

ALBERT. Oui, messire.

LANDAIS. Et savez-vous ce qu'il faut pour réussir ?

ALBERT. Ce qu'il faut pour vivre : souffrir et attendre.

LANDAIS. Vous vous sentez donc bien fort ?

ALBERT. J'ai un but !

LANDAIS, *lui touchant l'épaule*. Vous êtes à moi, jeune homme.

SCÈNE X.

ALBERT, LANDAIS, GUIBÉ, *entrant vivement*.

GUIBÉ, *apercevant Landais*. Ah ! messire.

LANDAIS, *se détournant vivement*. Guibé... eh bien ?

GUIBÉ. Claude Kerru vient d'être arrêté...

LANDAIS. Et que portait-il ?...

GUIBÉ. Des papiers adressés à messire de Rohan.

LANDAIS. Donne. (*Se rappelant Albert.*) Ah !... (*A Albert.*) C'est chose conclue, maître, vous reviendrez demain prendre mes ordres... (*A Guibé.*) Viens.

Il sort avec Guibé.

SCÈNE XI.

ALBERT, *seul*.

Que se passe-t-il donc ? et que est ce Claude Kerru ?... Que m'importe ! après tout ?... Je reviendrai demain, comme messire Landais me l'a ordonné. — Allons, la vie s'ouvre enfin devant moi ! qu'importent les obstacles ? pour celui qui veut, les obstacles peuvent devenir des moyens, car lorsqu'ils ne nous écrasent pas, ils nous grandissent. Cette robe de novice qui pesait sur moi comme un joug, je vais enfin la quitter ; je vais entrer dans la mêlée, à mon tour ! Des armes, un champ libre, demoiselle Marie pour récompense !... Que pouvais-je demander de plus ? Dieu et ma volonté feront le reste ! (*Allant vers la porte.*) Mais quelqu'un vient de ce côté... je ne me trompe pas... cette démarche... cet air...

SCÈNE XII.

ROHAN, ÉTIENNE, ALBERT.

ROHAN. Le vicomte n'est point ici ?

ÉTIENNE. Non...

ALBERT. C'est lui !...

ÉTIENNE, *vivement*. Albert !...

ALBERT. Messire Arthur...

ÉTIENNE, *courant à lui*. Toi ici, malheureux !... qui t'amène ?...

ALBERT. Un ordre de messire Landais.

ÉTIENNE, *effrayé*. Dieu ! et que te vent-il ?..

ALBERT. M'employer à la cour.

ÉTIENNE. Toi ?..

ROHAN, qui a regardé dans le fond. Le trésorier se promène dans cette galerie avec maître Gribé.

ÉTIENNE, à Albert. Ah ! il ne faut point qu'il nous surprenne ensemble... Viens... tu me raconteras tout !... (À Rohan.) Et vous, messire, informez-vous encore, sachez si Claude Kerru est arrivé.

ALBERT. Claude Kerru ; mais il vient d'être arrêté !

ÉTIENNE et ROHAN. Arrêté !

ALBERT. Le capitaine des gardes l'a annoncé tout à l'heure à messire Landais.

ÉTIENNE. Et les lettres dont il était porteur ?

ALBERT. Ont été remises au trésorier devant moi.

ÉTIENNE. Dieu !

ROHAN. Nous sommes perdus, alors !

ALBERT. Que dites-vous ?

ÉTIENNE, à Albert. Et sais-tu si le ministre a donné des ordres, s'il s'est rendu chez le duc ?

ROHAN. Le duc est absent !

ÉTIENNE. Absent ?

ROHAN. Il ne doit revenir d'Ancenis que dans la nuit, et avant son retour il nous reste le temps de fuir !

ÉTIENNE, vivement. Non !... la suite du duc n'est point nombreuse ?

ROHAN. Quelques valets et quelques archers, comme d'habitude.

ÉTIENNE. Alors tout peut encore se réparer. Le maréchal de Rieux est au manège de Richelbourg avec une vingtaine des nôtres, venez...

ALBERT. Que voulez-vous tenter ?

ÉTIENNE. Venez, vous dis-je ! L'audace est de la prudence pour les désespérés !...

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle d'auberge; porte au fond; à gauche, une petite porte; près de la porte du fond, un escalier avec palier sur lequel s'ouvre une petite fenêtre praticable. Trois tables; une près de la cheminée, une au fond à gauche, et celle des Gentilhommes à droite. Ils sont assis et boivent. Au lever du rideau Cosquer compte près de la cheminée, à gauche, avec Guillaume Kermor.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME KERMOR, COSQUER, TRÉGUS, MANANTS ET GENTILHOMMES.

COSQUER, à Kermor. Je veux vingt sous bourgeois.

KERMOR. C'est trop !

COSQUER. Il me les faut !

KERMOR. En voilà huit...

COSQUER. Non ; je veux ce qui m'est dû...

KERMOR. Tu ignores, sans doute, que je suis lire, tavernier !

COSQUER. Et bien ?

KERMOR, montrant un parchemin suspendu à la muraille. Regarde l'ordonnance du trésorier que tu as été forcé d'afficher là... (Il lit.) « L'homme à pied, servi en « vins d'Amont et viandes fines paiera huit « sous bourgeois pour sa journée..... « encore aura-t-il droit au foyer commun et « au coup de l'étrier... » Fais donc remplir mon verre, rallume ce feu et paye-toi ; c'est monseigneur Landais qui le veut ainsi.

Il jette l'argent sur la table et se rassied.

COSQUER, en s'éloignant. Monseigneur Landais ! toujours monseigneur Landais ! ces manants ! ça sait lire les ordonnances maintenant, ça ne veut payer que ce que ça doit... il n'y a plus moyen aux honnêtes gens de vivre !

TRÉGUS, qui a écouté le débat entre Cosquer et Kermor. Comment ! mais le premier ministre s'occupe donc de tout ? Il a fait un règlement pour aider à la conscience des aubergistes ?

Il regarde le parchemin affiché.

COSQUER, à part. Ah ! mon Dieu ! ils ont entendu... s'ils allaient aussi ne vouloir payer que d'après le nouveau tarif !

TRÉGUS, à Cosquer. Ainsi, maître, vos gains sont maintenant fixés ?

COSQUER, embarrassé. Oni, messire, oui ; mais ce ne sont pas les gentilhommes qui se soumettraient à l'ordonnance du trésorier ! Payer le prix qu'il indique !... Vous concevez que ce serait avoir l'air de lui obéir, la noblesse se respecte trop pour ça. Je n'ai pas encore vu de gens bien nés qui voulussent s'humilier jusqu'à suivre le tarif.

TRÉGUS, souriant. Vraiment !

COSQUER. Après ça, voyez-vous, messeigneurs, c'est contre moi qu'il a été fait, ce tarif ; c'est pour me ruiner ! Tout le monde sait que le ministre est mon ennemi personnel.

TRÉGUS. Eh ! au fait, je me rappelle ce que disait ce matin messire Etienne : le trésorier n'est-il pas votre ancien compère ?

COSQUER. C'est la vérité, mon gentilhomme ; nous avons travaillé sur le même

établi ! Eh bien, malgré cela il a rejeté toutes mes requêtes ! je lui en ai assez adressé pourtant !... je lui ai tout demandé, emplois, pensions, privilèges ! — savez-vous ce qu'il m'a toujours répondu ? — Il faudrait avoir des droits.... — Avoir des droits ! — voilà bien la réponse d'un ennemi de la noblesse.

TRÉGUS. C'est vrai !

COSQUER. Et quand je pense, mes seigneurs, que j'aurais pu devenir premier ministre comme lui !...

TRÉGUS. Toi ?

COSQUER. Certainement ! lorsque le duc, qui s'était égaré à la chasse, est arrivé chez maître Landais, j'étais là ; c'est même mon souper que monseigneur a mangé ! c'était déjà un titre ! il aurait pu me choisir aussi bien que mon compère ! mais je ne sais pas flatter, moi ; je suis trop franc ; je me suis compromis.

TRÉGUS. Comment cela ?

COSQUER. En défendant la cause de la noblesse, mes gentilshommes.

TRÉGUS. Ce pauvre compère ! (*On entend sonner le couvre-feu.*) Mais quelle est cette cloche ?

COSQUER. C'est le couvre-fen, mes gentilshommes.

TRÉGUS. Ah ! diable ! déjà.

COSQUER, aux buveurs. Excusez, mes maîtres ; mais vous connaissez l'ordonnance de monseigneur.

Les buveurs sortent.

TRÉGUS, bas à Cosquer. Nous restons, nous, compère !

COSQUER, de même. Pardon, mes gentilshommes ; pour ne point éveiller les soupçons, il faudrait sortir comme les autres.

TRÉGUS. Tu as raison ! nous revenons dans deux heures.

COSQUER. Oui, et si, par hasard, on découvrait quelque chose, s'il y avait du danger, une lumière placée à cette fenêtre (*il montre celle du fond*) avvertirait les gentilshommes...

TRÉGUS. De ne pas venir ?... le vicomte m'en a prévenu. Mais je connais mal vos rues ; par quel chemin faudrait-il revenir à la taverne ?... par ce côté ?

Il montre la gauche.

COSQUER. Non, là, c'est la rivière.

TRÉGUS. Mais cette porte cependant ?

COSQUER. On ne peut y arriver qu'en bateau. C'est maître Landais qui l'avait fait ouvrir lors qu'il habitait cette maison, afin de pouvoir sortir sans être vu des voisins. Mais venez, je vais vous montrer le chemin.

TRÉGUS A la bonne heure.

Il sort avec Cosquer et les Gentilshommes par la porte du fond.

SCÈNE II.

JACQUES GUIDÉ, puis LANDAIS.

GUIDÉ, entr'ouvrant la petite porte à gauche et regardant. Il n'y a plus personne, messire.

LANDAIS, entrant. C'est bien ! le couvre-feu les aura chassés ! Maintenant retourne à la barque avec tes gens ; vous m'y attendrez, et au premier signal...

GUIDÉ. C'est entendu.

LANDAIS. Va. (*Il ferme la porte après lui.*) Ioan ferme sa taverne sans doute ; attendons-le. Les papiers saisis sur Claude Kerru donnent bien la plupart des noms des conjurés ; mais rien sur leurs moyens d'exécution, sur le jour où le complot éclatera. Cosquer doit tout savoir, puisque c'est ici que se réunissent les gentilshommes ; en l'interrogeant avec adresse... Mais le voici !

SCÈNE III.

LANDAIS, COSQUER, entrant par le fond et fermant la porte.

COSQUER. Là, tout est fermé, tout le monde parti... (*Apercevant Landais.*) Comment... encore quelqu'un ici ?...

LANDAIS, l'apercevant. Je te salue, Ioan.

COSQUER, reculant. Pierre.

LANDAIS, souriant. Tu ne m'attendais pas ?

COSQUER. Vous, messire !

LANDAIS. Tu ne viens plus me voir ; il faut bien que je fasse les avances.

COSQUER, embarrassé. Ah ! monseigneur... certainement... si vous m'aviez averti... que vous deviez venir... (*A part.*) Mais par où diable est-il entré ?...

LANDAIS. Tu me boudes depuis longtemps, compère ; on dit même que tu m'en veux !

COSQUER. Moi ?

LANDAIS. Oui.

COSQUER. Je vous jure....

LANDAIS. Je sais que tu amuses la noblesse du récit de mes premières misères. Elle aime à t'entendre raconter que j'ai porté les haillons du peuple, que j'ai eu faim et froid !... On me rappelle mes souffrances comme une honte, de peur que je ne les oublie !... C'est pourtant chose imprudente au bourreau de montrer, en riant, les cicatrices de sa victime, quand celle-ci tient à son tour la hache et la corde !...

COSQUER, *d part.* Ah! mon Dieu!...

LANDAIS. Tu oublies trop, compère, que la Loire est profonde derrière ta taverne, et qu'il suffirait d'un sac de cuir à ta taille pour te rendre muet!...

COSQUER, *reculant.* Hein?...!

LANDAIS. Je te dis cela comme sujet de méditation pour l'avenir; quant au passé, Dieu seul t'en demandera compte. Je sais qu'il faut être indulgent pour ses amis... aussi ne t'ai-je point gardé rancune... et je viens te le prouver.

COSQUER. Comment cela?

LANDAIS. N'est-ce pas aujourd'hui la fête de Saint-Pierre, notre patron d'autrefois?

COSQUER. C'est juste.

LANDAIS. J'ai pensé que c'était pour deux anciens compagnons l'occasion de se réconcilier, et je suis venu, comme au bon temps, pour souper avec toi!...

COSQUER. Souper? (*A part.*) Ah! mon Dieu!

LANDAIS, *avec intention.* Est-ce que je te dérange?

COSQUER, *vivement.* Au contraire...

LANDAIS. Tu attends peut-être quelqu'un?

COSQUER. De tout!

LANDAIS. Et... tu es seul?

COSQUER. Comme tu vois.

LANDAIS. A la bonne heure...

COSQUER, *d part.* Gagnons du temps... jusqu'à ce que les autres arrivent...

LANDAIS, *qui l'a observé, d part.* Il y a quelque chose. (*Haut.*) Allons... à table... compère.

Il passe près de la table.

COSQUER, *voulant sortir.* Je vais faire préparer....

LANDAIS. Non. N'y a-t-il point là un couvert mis? Apporte seulement quelques brocs de ton meilleur vin.

COSQUER. Allons, soit...

Il va prendre deux brocs et deux gobelets qu'il pose sur la table.

LANDAIS. Je veux un sonper sans façon comme autrefois. Viens t'asseoir là.

COSQUER. Tu me diras ton opinion sur ce petit muscadet d'Anjon.

LANDAIS. Volontiers. (*A part.*) En buvant je le ferai parler...

COSQUER, *d part.* Si je pouvais le mettre sous la table pour attendre les gentils-hommes.

LANDAIS, *qui a versé à boire.* Voyons... A notre réunion! (*Tandis que Landais fait semblant de boire, Cosquer jette le vin qui est dans son gobelet, en disant:)* Laissons le boire et tenons-nous sur nos gardes.

Landais le regarde; il porte alors à ses lèvres son gobelet vide, et Landais jette à son tour ce qu'il a dans la sienne. Ce manège continue pendant toute la scène, aucun d'eux ne buvant en réalité.

COSQUER. Eh bien! pas vrai que c'est de pur hypocrite?

LANDAIS. Les caves duciales n'en consomment pas de meilleur.

COSQUER, *versant.* Encore un coup, alors.

LANDAIS. Volontiers.

COSQUER, *d part.* S'il continue, je l'aurai bientôt à discrétion.

LANDAIS, *d part.* Le vin va le rendre communicatif...

Tous deux se regardent en riant et se frappent dans les mains.

COSQUER. Eh! eh! eh! ce que c'est pourtant que de se retrouver!

LANDAIS. Eh! eh! eh! n'est-ce pas?... Eh bien, comment sont allées les affaires depuis que je ne t'ai vu?

COSQUER. Doncement, bien doucement, compère; nous vivons dans un temps où il est aussi malaisé de gagner sa pauvre vie que d'aller en paradis. Les nouvelles ordonnances sont la mort des cabaretiens. Foi d'honnête homme, si je continue le métier, c'est par pur dévouement.

LANDAIS. Ta taverne est cependant placée à miracle; avoir d'un côté trois couvents qui ont fait vœu de tempérance et de l'autre la rivière...

COSQUER. Je ne dis pas; mais il faudrait, avec cela, une exemption de droit, Pierre.

LANDAIS. Nous en reparlerons, compère... mais ton gobelet...

COSQUER. Et le tien. (*Ils se versent réciproquement à boire. Même manège que plus haut. A part.*) Boit-il! au moins; boit-il!

LANDAIS, *appuyant sa tête sur sa main.* Ah! j'envie ton sort, compère...

COSQUER. A moi?...!

LANDAIS. Oni; tu vis sans inquiétude, n'ayant que ta fortune à faire!...

COSQUER. C'est bien assez.

LANDAIS. Que serait-ce donc s'il te fallait sans cesse défendre ta vie comme moi? Tu travailles sans crainte, et les écus d'or s'entassent dans ta main, tandis que moi, les malédictions s'entassent sur ma tête! Mais les hommes ont ainsi fait le lot à chacun, selon leur haine ou leur envie!... J'espère que Dieu reverra un jour les partages!

Il reste rêveur.

COSQUER, *d part.* Il ne déraisonne pas du tout! (*Haut.*) Allons, compère.

Il verse.

LANDAIS, *sortant de sa rêverie.* Et toi!... (*Il verse.*) Du reste, vois-tu, Jean, bientôt je

n'aurai plus rien à craindre de mes ennemis ; j'ai découvert leurs complots...

COSQUER, *tressaillant*. Ah ! tu as découvert ?

LANDAIS. Oui... (avec un geste énergique) et je les écraserai... — A ta santé.

COSQUER. Tu les écraseras ?...

LANDAIS. Eux, leurs parents, leurs amis... tous, jusqu'à ceux qui ont eu connaissance de la conspiration sans m'en prévenir... Tu m'entends, compère ?

COSQUER, *tremblant*. Très... très-bien... Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

Il jette son vin. Landais s'en aperçoit.

LANDAIS, *se levant, avec force*. Tu ne bois pas...

COSQUER, *se levant*. Ni vous.

LANDAIS. Tu me tendais un piège.

COSQUER. Et vous vouliez me faire jaser.

LANDAIS, *jetant son gobelet*. Eh bien, oui !... aussi bien la feinte est superflue... tu parleras, car je le veux.

COSQUER, *voulant sortir*. Je n'ai rien à dire...

LANDAIS. Reste...

COSQUER. Laissez-moi...

LANDAIS. A moi, Guibé...

Guibé entre.

COSQUER, *reculant effrayé*. Ah !

LANDAIS. Tu le vois ; tu es en ma puissance, je n'ai qu'un mot à dire... qu'un geste à faire.

COSQUER. Ah ! grâce, monseigneur !

LANDAIS. Ta grâce est dans tes mains ; mais réponds. (A demi-voix.) Toute la noblesse est du complot, n'est-ce pas ?

COSQUER. Oui... oui, monseigneur.

LANDAIS. Et quel est le jour choisi pour l'exécution ?

COSQUER. Ils doivent le fixer ce soir.

LANDAIS. Ce soir, ils se réunissent ?

COSQUER. Oui.

LANDAIS. Ici ?

COSQUER. Ici...

LANDAIS. Et bientôt ?

COSQUER. Dans une heure.

LANDAIS. Dans une heure !... Ah ! si je pouvais finir avec eux d'un seul coup ! Les surprendre réunis, armés, avec les preuves du complot ! Dans une heure... mais c'est plus de temps qu'il ne faut, — Guibé !

GUIBÉ. Messire !

LANDAIS, *bas*. Retourne au château ; rassemble les archers de ma garde, qu'ils entourent cette taverne sans bruit, cachés dans l'ombre ; ils laisseront entrer ici tous ceux qui se présenteront ; mais que personne ne puisse sortir ! Toi, tu reviendras de ce côté.

Il montre la petite porte à gauche.

GUIBÉ. Bien, messire.

LANDAIS. Nous avons une heure ; il te faut à peine la moitié de ce temps ! Tu m'avertiras de ton arrivée en frappant à cette porte.

GUIBÉ. C'est convenu.

LANDAIS. Va !... va !... (Guibé sort.) Ah ! c'est le ciel qui me les livre ; je l'emporte enfin ; je suis maître de l'avenir maintenant ! Mais veillons à ne pas être surpris... Si quelqu'un des conjurés devançait l'heure... (A Cosquer, qui pendant ce temps a réfléchi aux moyens de s'échapper, et qui vient de choisir dans son trousseau de clefs celle de la porte du fond.) Les portes de la taverne sont-elles fermées ?...

COSQUER, *cachant son trousseau de clefs*. Oui.

LANDAIS. Les clefs !...

COSQUER. Les voilà !...

LANDAIS, *réfléchissant*. Il n'est pas d'autre entrée secrète que celle-ci !... (Il montre la petite porte à gauche.) Non... (Il la ferme.) Maintenant, nous pouvons attendre ? COSQUER, qui est au fond. Écoutez, messire...

LANDAIS, *prêtant l'oreille*. Un bruit d'armes et de pas... ce ne peuvent être pourtant mes archers !...

COSQUER, *montant l'escalier et regardant par la fenêtre*. Ah ! ce sont les gentilshommes !...

LANDAIS. Déjà. Misérable ! tu m'as trompé sur l'heure de leur arrivée.

COSQUER. Que Dieu me punisse si je les attendais avant minuit ! — Ils s'arrêtent à la porte !...

On trappe.

LANDAIS. Silence !...

ÉTIENNE, *au dehors*. Ouvrez... ouvrez !...

On trappe plus fort.

COSQUER. Ils vont briser la porte.

LANDAIS, *le retenant*. Pas un mouvement, pas une parole, ou tu es mort !...

On trappe toujours.

ÉTIENNE, *au dehors*. Ouvrez !

Un silence.

LANDAIS. Ils s'arrêtent !... renonceraient-ils ?...

ÉTIENNE, *dehors*. A cette fenêtre, jeune homme. Montez, montez...

ALBERT, *paraissant à la fenêtre*. La porte va vous être ouverte...

LANDAIS, *apercevant Albert*. Ah !...

SCÈNE IV.

LES MEMES, ALBERT.

ALBERT, *apercevant Landais*. Quelqu'un ici !... Vous, messire Landais...

LANDAIS. L'orphelin de Brévelay !

ALBERT, *refermant la fenêtre, et descen-*

dant vivement l'escahier *. Ah ! messire, vous êtes perdu... le duc est au pouvoir des gentils-hommes.

LANDAIS. Que dis-tu ?...

ALBERT. Au nom du ciel ! fuyez, s'il en est temps encore...

LANDAIS. Fuir ! et comment ?... la barque n'est plus là...

ÉTIENNE, *au dehors*. Albert !... Albert !...

On frappe.

ALBERT. Écoutez... ils attendent que je leur ouvre. Messire, vous n'avez qu'un instant...

LANDAIS. Comment leur échapper ? (*Ses yeux tombent sur la petite porte.*) Ah !... derrière cette porte...

ÉTIENNE, *au dehors*. Albert !

ALBERT. Vite... au nom du ciel !...

LANDAIS, *faisant un mouvement pour sortir*. Oui... (*Il se ravise, court à Cosquer, qui se frotte les mains de joie.*) Mais tu me iras, toi... viens.

COSQUER, *effrayé*. Où cela, monseigneur ?... où cela ?...

LANDAIS. Viens, te dis-je.

Il l'entraîne derrière la porte, qu'il referme.

ALBERT. Enfin !...

Il ouvre la porte du fond ; on aperçoit alors deux rangées de gentilshommes ; le Duc entre vivement en passant au milieu ; il est suivi du vicomte de Rohan et d'Étienne.

SCÈNE V.

LE DUC, LE VICOMTE DE ROHAN,
ÉTIENNE, GENTILSHOMMES.

LE DUC, *vivement*. Laissez-moi, messires !... c'est une violence dont vous aurez à me rendre compte !

ROHAN. Nul de nous ne croit avoir oublié le respect qu'il doit à monseigneur.

LE DUC. Et que faites-vous donc ? vous vous portez en armes à ma rencontre ; vous dispersez mon escorte ; vous me conduisez ici contre ma volonté... Et que voulez-vous, enfin ? voyons, qu'exigez-vous de moi ?

ÉTIENNE. Nous ne demandons que justice !

LE DUC, *s'avançant vers lui avec colère*. C'est donc toi le chef, maître fou ? Depuis quand as-tu recouvré la raison ?...

ÉTIENNE, *fièrement*. Depuis que je tiens une épée, monseigneur.

LE DUC. Messire Étienne, l'exemple de votre frère ne vous a point profité ?

ÉTIENNE. Au contraire, monseigneur ; il m'a appris que la seule loyauté était une mauvaise sauvegarde à la cour, et qu'il n'y

avait d'innocent que ceux qui savaient se défendre.

LE DUC. Ainsi, c'est une révolte ouverte ?

ÉTIENNE. Non, monseigneur ; c'est une requête telle que doivent la faire des gentilshommes persécutés, le chapeau d'une main et l'épée nue de l'autre ! Il y a dix ans que la noblesse réclame ses droits un genou en terre ; vous avez toujours passé sans l'écouter ; elle s'est enfin relevée, et elle vous parle debout afin que vous puissiez mieux l'entendre.

LE DUC. Et que veut-elle ?

ÉTIENNE. Nous demandons que messire Landais nous soit livré à discrétion et sans merci.

LE DUC. Et vous avez pensé que je céderais à votre volonté, parce que le hasard vous avait rendu maître de ma personne ? Mais me croyez-vous donc sérieusement votre prisonnier, messires, pour débattre ma rançon ? croyez-vous que l'on puisse enlever ainsi un duc de Bretagne dans ses propres états ? Mais on me cherche déjà, sans doute ; mais vienne le jour, et mes archers accourront pour m'arracher de vos mains...

ÉTIENNE. Oui ; mais, le jour venu, il sera trop tard, monseigneur ; car, dans quelques instants, les meilleurs gentilshommes du duché seront ici, en armes, prêts à vous servir d'escorte.

LE DUC. Et où prétendez-vous me conduire ?

ÉTIENNE, *ironiquement*. Quelque dépouillée que soit la noblesse, il lui reste encore assez de villes et de châteaux, à l'abri des archers, où elle pourra offrir un asile à monseigneur !...

LE DUC. Ah ! c'est une trahison et une félonie !...

ÉTIENNE. C'est une nécessité, monseigneur.

LE DUC. Assez... assez...

Un silence.

ÉTIENNE, *plus doucement*. Pardon, monseigneur... encore un mot. Ce qu'a fait la noblesse, elle l'a fait avec regret. Longtemps elle a attendu et espéré... Regardez plutôt, il y avait un homme qui avait vu mourir tous ceux qu'il aimait, et que la douleur avait rendus fous !... c'est celui-là qu'elle a choisi pour la représenter ; c'est celui-là qui vous parle pour elle !... Ah ! ne prenez point son désespoir pour une menace ! ce qu'elle vous demande, c'est de choisir entre nous, vos frères, qui sommes une part de votre gloire, de votre force, et ce mendiant qui s'est abrité à votre ombre pour frapper tout ce qu'il y a de noble et de grand.

LE DUC, *à part*. C'est vrai...

ÉTIENNE. Monseigneur, ce sont tous vos

* Landais, Albert, Cosquer.

gentilhommes qui parlent par ma bouche, qui tombent à vos genoux !... ces promesses que leur désespoir implore, signez-les... signez-les, Monseigneur !... (Il force le Duc à prendre le parchemin qu'il tient à la main.) Et si leur audace d'aujourd'hui doit être expiée, s'il faut une satisfaction à votre autorité un instant méconnue, prenez ma vie, et que Dieu sauve la Bretagne !...

LE DUC, ébranlé. Laissez-moi !...

ÉTIENNE, à Rohan, à demi-voix. Pendant qu'il délibère, courez prévenir les gentilshommes qui avaient rendez-vous ici ce soir... qu'ils se hâtent d'arriver !...

ROHAN. J'y cours !...

Il sort par la porte du fond, Étienne et les Gentilshommes par celle de droite.

SCÈNE VI.

LE DUC, seul.

Ce qu'il a dit est vrai !... Je n'ai jamais eu moins de repos... Et pourquoi ces luttes ? que m'importe, après tout, plus d'autorité, s'il faut l'acheter par des ennuis !... qu'est-ce que la puissance qui ne tourne pas au profit du plaisir ?... (Il va près de la table de gauche.) Ce Landais, il m'avait promis d'écraser la noblesse, et il n'a réussi qu'à la pousser à la révolte ! Pourquoi n'a-t-il pas veillé !... c'est lui le premier et le plus grand coupable. (Landais paraît à la porte de gauche ; le Duc regarde le parchemin donné par Étienne.) Et quand je pense qu'il y aurait moyen d'éviter tout cela... de tout finir d'un coup... il suffirait de mon uom écrit là...

Il s'approche de la table en hésitant. Landais prend la plume, et au moment où le duc étend la main pour la chercher il la lui présente.

LANDAIS. Signez, monseigneur !...

LE DUC, reculant avec un cri de surprise. Landais !...

LANDAIS. Signez... mais choisissez en même temps votre place dans un cloître, car ceci est votre abdication !

LE DUC. Toi ici... comment ?...

LANDAIS. On vous demande ma tête pour rançon, je vous l'apporte.

LE DUC. Mais d'où viens-tu, malheureux ? sais-tu ce qui se passe ?

LANDAIS, tranquillement. Oui, monseigneur.

LE DUC. Eh bien, que puis-je faire ? je suis au pouvoir des gentilshommes ; as-tu moyen de m'en retirer ? Voyous, parle... ils sont là... ils attendent... ils peuvent revenir à chaque instant !...

LANDAIS, qui a écouté avec un sourire calme et un peu dédaigneux, montre au Duc le siège placé près de la table. Mettez-vous là, monseigneur.

LE DUC. Comment ?

LANDAIS. Écrivez. (Le Duc s'assied et prend la plume.) Ordre d'arrêter Étienne Chauvin.

LE DUC. Que dis-tu ?...

LANDAIS, tranquillement. Écrivez... ordre d'arrêter le vicomte de Rohan, le maréchal de Rieux...

LE DUC. Mais songe...

LANDAIS, vivement. Écrivez, monseigneur... Ordre d'arrêter messires de Clisson, de Rochereul, de Sévigné...

LE DUC. Et qui exécutera ces commandements ?...

LANDAIS. Signez d'abord, monseigneur...

LE DUC, après avoir signé, se lève. M'expliqueras-tu ?...

LANDAIS, prêtant l'oreille. Écoutez. (On frappe à la petite porte.) Enfin !...

LE DUC. Quel est ce bruit ?...

LANDAIS, avec explosion. Ce bruit, monseigneur !... c'est la couronne de Bretagne qu'on vous rapporte !

LE DUC. Est-ce possible ?...

LANDAIS. La noblesse peut venir maintenant, ce n'est plus un prisonnier, c'est le duc qui la recevra !...

SCÈNE VII.

LE DUC, LANDAIS, ÉTIENNE CHAUVIN, ALBERT, GENTILSHOMMES.

ÉTIENNE, bas, à un Gentilhomme. Le duc aura cédé... (Apprévant Landais.) Messire Landais.

TOUS LES GENTILSHOMMES. Ah !

LANDAIS. Ma présence vous étonne, messieurs ; la place d'un ministre n'est-elle donc pas près de son maître ?

ÉTIENNE. Ah ! c'est Dieu qui t'amène et qui te livre à nous...

Il tire son épée.

LANDAIS. En effet, le ciel semble vous favoriser ; me voilà seul, sans défense, au milieu de vous ; mais les chances d'une lutte comme la nôtre sont journalières et la générosité est aussi de la prudence ; vous ne serez pas sans merci pour un ennemi à votre discrétion.

ÉTIENNE. Point de merci pour les traîtres.

LANDAIS, vivement. Je n'oublierai point ces mots, messire Étienne.

ÉTIENNE. Tu n'auras pas à te les rappeler longtemps ! Monseigneur, nous pouvons

faire bon marché de tout le reste, mais il nous faut la vie de cet homme...

TOUS LES GENTILSHOMMES. Oui.

Mouvement vers Landais.

LE DUC, *se levant*. Arrêtez.

LANDAIS. Laissez, monseigneur, je me rends; puisque c'est la force seule qui doit être écoutée, que la force ait son cours. — Au nom de monseigneur le duc, je vous arrête tous, mes gentilshommes.

TOUS. Nous!

LANDAIS, *avec autorité*. Vos épées!

ÉTIENNE, *tirant la sienne*. Viens donc les prendre!

Landais ouvre la porte du fond, on voit Guibé à la tête des archers.

TOUS, *avec étonnement*. Ah!...

ÉTIENNE. Nous sommes livrés!...

LANDAIS, *vivement*. Point de merci pour les traîtres, messire Etienne, c'est vous qui l'avez dit! Guibé, fais ton devoir!

Guibé prend aux Gentilshommes leurs épées.

ÉTIENNE, *à part*. Si près du succès!...

LANDAIS. Quant aux gentilshommes qui manquent encore au rendez-vous, ne craignez rien, messeigneurs; nous les attendrons!

ÉTIENNE, *à part*. Dieu!... comment les avertir?... Ah! (*Il saisit une lampe sur la table et la place à la fenêtre du fond.*) Ils reconnaîtront ce signal!

LE DUC, *passant du côté des gentilshommes*. Nous avons joué le même jeu, messires; surprise pour surprise; maintenant nous sommes quittes!...

Guibé, qui a désarmé tous les Gentilshommes, arrive à Albert, qui n'a point tiré son épée du fourreau.

GUIBÉ. Votre épée.

ÉTIENNE, *vivement*. Arrêtez!... vous le voyez, elle n'est point sortie du fourreau! (*Au Duc.*) Ah! monseigneur, grâce pour ce jeune homme!...

ALBERT. Que faites-vous?...

ÉTIENNE. Il n'était point du complot, monseigneur; il nous a suivis sans connaître nos projets; il n'a point partagé notre révolte!...

LE DUC. Est-ce la vérité?...

LANDAIS. C'est la vérité, monseigneur, car je lui dois la vie.

ÉTIENNE. A lui?

Cosquer se montre.

LANDAIS. Oui, messire... et je l'attache à mon service!...

LE DUC. Soit!...

COSQUER, *à part*. Comment... comment!...

ALBERT, *à Landais*. Pardon... messire.

ÉTIENNE, *bas*. Accepte... je le veux.

COSQUER *. Ah ça, mais moi aussi, alors, j'ai des droits!...

* Le Duc, Cosquer, Landais, Etienne, Albert.

LE DUC, *se détournant*. Qu'est-ce que c'est? LANDAIS. Ah! en effet... j'avais oublié mon compère!...

COSQUER, *saluant*. Oui, monseigneur... il m'avait oublié!...

LE DUC. Eh! c'est maître Cosquer... (*Cosquer salue.*) Celui qui avait un système pour combler les fondrières.

COSQUER, *déconcerté, à part*. A-t-il de la mémoire!

LE DUC. Et c'est toi, drôle qui as tout découvert à maître Landais?

COSQUER. Tout, monseigneur; c'est moi qui ai sauvé le duché.

LE DUC. Et tu viens sans doute demander une récompense?

COSQUER. Moi! du tont, monseigneur, du tout... il me suffit d'avoir été agréable au compère! Je ne demande rien... je ne veux rien!...

LE DUC. Ah!...

COSQUER, *tirant de sa poche un papier*. Seulement j'ai là une petite pétition pour solliciter une pension!...

LE DUC. Ah! fort bien!...

COSQUER, *tirant un autre papier*. Avec une seconde pour la franchise des droits.

LE DUC. Ah! diable!

COSQUER, *tirant un autre papier*. Puis une troisième!...

LE DUC. Encore?...

COSQUER. Oh! une toute petite, monseigneur... afin d'être exempté de la taille!...

ÉTIENNE. Misérable! ce matin encore, il conspirait avec nous la ruine du trésorier.

COSQUER. Ne le croyez pas, Pierre!... conspirer, doux Jésus! moi qui ai toujours été dévoué à monseigneur et au compère... lisez plutôt mes pétitions, monseigneur, vous verrez ce que je dis de mon attachement.

LE DUC, *ouvrant un papier*. Voyons. * Nous autres gentilshommes associés, déclarons reconnaître les bons services de maître Cosquer... *

COSQUER, *à part*. Qu'est-ce que c'est!...

LE DUC, *continuant à lire*. Et promettons de lui payer cinquante angelots d'or, pour nous avoir aidés à faire pendre messire Landais.

COSQUER. Dieu!... pardon!... Monseigneur... ce n'est pas ça... je me suis trompé de côté... (*Il montre ses poches.*)

LANDAIS. Il paraît que tu as une opinion différente dans chaque poche?... Du reste, ne crains rien... je sais ce qu'il te faut, et je compte les demander pour toi à monseigneur.

LE DUC. Qu'est-ce donc?

LANDAIS. Messire Cosquer désire se reposer de ses fatigues, monseigneur.

COSQUER, *à part*. Plait-il?...

LANDAIS. Il demande, en conséquence, l'autorisation de vendre sa maîtrise de tavernier.

COSQUER, *vivement*. Moi ?...

LANDAIS. Et de quitter Nantes.... où ses anciennes relations pourraient l'embarrasser.

LE DUC. Accordé.

COSQUER, *vivement*. Permettez, monseigneur... je n'ai pas dit... au contraire... je ne veux pas...

LANDAIS. Remercie.

COSQUER. Comment ?...

LANDAIS, *d'un ton dominateur*. Remercie, te dis-je.

COSQUER. Ah ! il faut que je... certainement... monseigneur... je suis bien reconnaissant... (*A part.*) Oh ! tyran !

LANDAIS. Mais l'heure avance... les gentilshommes tardent bien à venir...

GUIBÉ, *rentrant*. Ils ne viendront pas, messire.

LANDAIS. Que dis-tu ?

LE DUC. Et pourquoi ?

GUIBÉ. Parce qu'une porte de la ville leur a été ouverte et que tous ont pris la fuite.

ÉTIENNE, *avec un cri de joie*. Ah !

LANDAIS. Comment ?... mais qui a pu les avertir ?

ÉTIENNE. Moi, Landais ; regarde.

Il montre la lampe à la fenêtre.

LANDAIS. Ah !...

LE DUC. Ainsi, ils nous échappent...

ÉTIENNE. Oui ; et ne vous réjouissez pas trop de votre victoire, monseigneur ; tout à l'heure il n'y avait qu'un complot, maintenant c'est la guerre civile !...

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais ducal. À droite sont assises deux dames à côté de Marie ; le Duc, placé près d'elle, regarde par une croisée ; à gauche Landais cause avec Guibé ; au milieu se trouve Trégus.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDAIS, GUIBÉ, TRÉGUS, MARIE,
LE DUC, DAMES DE LA COUR.

LE DUC. Voici la nuit, et rien ne paraît... (*Aux Dames.*) Vous ne sauriez croire, nobles dames, avec quelle impatience j'attends ces baladins de Provence. L'évêque de Léon, qui les a vus à la cour de Bourgogne, en raconte des merveilles !

LANDAIS, *à Guibé*. Ainsi l'avant-garde de l'armée des gentilshommes est toujours campée devant la porte Saint-Similien ? (*A part.*) Et l'armée des bourgeois arrive demain d'Ancenis... les révoltés se trouveront ainsi entourés... (*A Guibé.*) C'est bien.

Guibé sort.

LE DUC. Nous devons les avoir ce soir à notre bal masqué, le premier que l'on ait vu à la cour de Bretagne ; car ce perfectionnement, c'est à moi que vous le devez, nobles dames, et j'aime à croire que vous y applaudirez... (*Se penchant vers l'une des Dames.*) Sous le masque, on peut tout dire et tout entendre sans être obligé de rougir... ce qui devient gênant à la longue.

LANDAIS, *parcourant des papiers*. Messire Étienne a été vu sur l'autre rive de la Loire. — Il a réussi à m'échapper, sans que j'aie pu découvrir qui avait protégé sa fuite. — mais qu'importe un homme, après tout ?... ce ne sera qu'un coup de plus à frapper si je triomphe ; un vainqueur de plus à subir si je succombe !

LE DUC, *quittant la fenêtre avec impatience*. Mais, par mon saint patron ! je ne comprends rien à ce retard de nos Provençaux.... ils devaient être ici avant la nuit...

TRÉGUS. Ne pourrait-on envoyer à leur rencontre ?

LE DUC. Ainsi ai-je voulu faire ; mais les plus hardis archers se sont excusés, sous prétexte que les routes étaient couvertes de bandes ennemies ; alors j'ai offert une récompense à son choix à qui m'apporterait nouvelle de mes danseurs ; et voyez la merveille, c'est un scribe qui s'est offert.

TRÉGUS. Qui donc ?...

LE DUC. Le jeune secrétaire de maître Landais.

Marie, qui est demeurée pensive jusqu'alors, tressaille à ce mot.

MARIE, *vivement*. Albert !...

LE DUC. C'est peut-être son nom ; un visage pâle et triste.

MARIE, *vivement*. Et il n'a point reparu... Ah ! monseigneur, il faut envoyer à sa recherche... je vous en conjure...

LANDAIS, *que le ton de Marie a frappé*. Pourquoi donc ? Qui désire la récompense doit accepter le danger.

MARIE. Mon père !... (*A part.*) O mon Dieu !...

Elle se laisse retomber assise et les mains jointes.

LANDAIS, *à part*. Mes soupçons ne m'avaient pas trompé !

On entend un bruit de pas et de voix.

* Landais, Trégus, le Duc, Marie.

TRÉGUS. Voici quelqu'un, monseigneur...
MARIE, *se levant*. Ah!.. c'est lui.
LE DUC. Maître Albert ! sur mon âme, je
le croyais mort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALBERT *.

LE DUC. Eh ! arrivez donc, maître scribe !
ALBERT. Monseigneur...
LE DUC. Eh bien, les baladins ?
ALBERT. Ils me suivent.
LE DUC. En vérité?... La fête va s'ouvrir
tout à l'heure... préparez-vous...
MARIE, *près de laquelle Albert arrive*.
Ciel !

LANDAIS. Qu'y a-t-il ?
MARIE. Il est blessé.
ALBERT. Non.
LE DUC, *passant près des dames*. Blessé !
ALBERT. Ce n'est rien ; j'ai voulu abrégé
la route, et, en passant près des avant-postes
ennemis, une flèche m'a offusqué.
MARIE. O mon Dieu !
LE DUC. Venez, mesdames. Trésorier, je
te recommande messire Albert.
LANDAIS. Il suffit, monseigneur.
MARIE, *d part, en regardant Albert*. Oh !
il faut que je lui parle !...
Le Duc sort par l'entrée du milieu, au fond, avec les sei-
gneurs ; Marie par la droite.

SCÈNE III.

ALBERT, LANDAIS.

LANDAIS, *d part*. J'avais deviné juste.
Ainsi tous mes projets d'élévation pour Ma-
rie seraient anéantis par un caprice d'en-
fant... non, je dois la défendre contre elle-
même ! (*Haut, en regardant fixement*
Albert.) Vous m'aviez averti que vous étiez
ambitieux, maître ; mais vous choisissez une
route périlleuse.

ALBERT. Qu'importe, si elle est plus
courte !

LANDAIS. Et que désirez-vous pour prix
de votre témérité ?

ALBERT. Les moyens de m'élever, messire,
de rendre mon nom digne d'être prononcé
à côté des plus nobles.

LANDAIS. Soit : l'occasion de cette fortune
rapide que vous cherchez, je vous l'ai trou-
vée.

ALBERT. Que dites-vous ?

* Landais, Trégus, le Duc, Albert, Marie.

LANDAIS. La perte ou le salut de la Bre-
tagne peuvent dépendre de la réception de
dépêches secrètes que nous voulons faire
parvenir au roi d'Angleterre.

ALBERT. Eh bien ?

LANDAIS. Je vous les confie.

ALBERT. A moi !

LANDAIS. Vous remonterez la Loire, ga-
gnant de là Rouen, où un navire vous atten-
dra. Toutes vos instructions et toutes les
précautions nécessaires seront inscrites dans
des notes que je vous confierai tout à l'heure.

ALBERT. Et quand partirai-je ?

LANDAIS. Cette nuit même.

ALBERT. Ciel !

LANDAIS. Le moindre retard est impossi-
ble. Voici un sauf-conduit avec lequel vous
pourrez sortir du château et de la ville.
Mais point d'adieux ; pas un mot qui puisse
faire soupçonner votre départ ; songez qu'il
y va de votre fortune et de votre vie !

ALBERT. Oui, messire.

LANDAIS. Avant une heure les notes vous
seront remises. Adieu !

Il sort par la gauche.

ALBERT. Adieu, messire. (*Seul*.) Est-ce
un rêve?... une mission qui peut réaliser
toutes mes espérances ; me conquérir une
place dans la vie ; me donner le droit de
déclarer à tous un amour que je dois cacher
aujourd'hui comme une honte pour Marie !...
Et cependant elle m'aime ; je le sais main-
tenant, elle me l'a avoué ! Ah ! avec cette
assurance tout est facile...

SCÈNE IV.

ALBERT, MARIE.

MARIE, *entrant et regardant avec précau-
tion*. C'est lui...

ALBERT, *se détournant*. Dieu ! Marie !...

MARIE. Silence... nul ne peut nous en-
tendre ?

ALBERT. Je suis seul !

MARIE. Je vous cherchais ; car tout à
l'heure je n'ai pu vous parler, et pourtant je
voulais me plaindre.

ALBERT. De moi ?

MARIE. Voulez-vous donc me faire mou-
rir, Albert ?

ALBERT. Que voulez-vous dire, Marie ?

MARIE. Il me le demande, quand, malgré
ses promesses, il expose chaque jour sa vie,
comme si elle n'appartenait qu'à lui seul !

ALBERT. Oh ! pardon, Marie, mais il le
faut, vous le savez...

MARIE, *vivement*. Il faut que vous viviez,
Albert !

ALBERT, *attendri*. Ah ! je le veux... je le

veux, Dieu le sait ! mais n'ai-je pas juré que je deviendrais digne de vous, Marie ? Qu'importent les dangers à courir s'ils nous rapprochent ? Oh ! ne craignez point que j'y succombe, je sens en moi une force invincible.

MARIE. Vous ne vous exposerez plus, promettez-le-moi ; vous ne vous chargerez plus de missions périlleuses ; vous resterez ici ?...

ALBERT. Ici ? votre père m'ordonne de partir cette nuit même.

MARIE. Dieu ! et où allez-vous ?

ALBERT. A la cour d'Angleterre.

MARIE. Ah ! vous n'irez pas...

ALBERT. Y pensez-vous, Marie ?... puis-je refuser le trésorier ; repousser la fortune qui s'offre à moi, quand cette fortune est le seul espoir de notre amour ? Ah ! c'est que vous ne savez pas alors jusqu'à quel point vous m'êtes nécessaire ! Toute la force que les autres dépensent en ambition, en orgueil, je l'ai mise, moi, dans ma tendresse ! L'éclat de la cour m'est odieux, parce qu'il me détourne de vous. Je ne comprends rien aux haïes ni aux désirs de tous ces hommes qui m'entourent ; je voudrais vivre à l'écart, au fond de nos paisibles vallées, assis à vos pieds.

MARIE, émue. Albert...

ALBERT. Aussi parfois, Marie, je me sens froid jusqu'au cœur, en songeant à la fragilité de ces espérances dont je vis... Qui sait si elles doivent jamais s'accomplir ?...

MARIE. Ah ! ne parlez pas ainsi ! ne m'ôtez pas le courage en cherchant ce que sera l'avenir ; l'incertitude est l'espérance des malheureux ! Pourquoi se tourmenter d'une douleur qui n'est point encore venue, qui ne viendra point, peut-être ?... Mon père, d'ailleurs, se laissera fléchir à mes prières...

ALBERT. Et s'il résiste ?

MARIE. S'il résiste !... ne me demandez pas ce que je ferai, je ne veux point me le demander à moi-même... tout ce que je puis vous dire, Albert... c'est que je vous aime...

ALBERT, le serrant sur son cœur. Oh ! Marie... Marie...

MARIE. Laissez... on me cherche, sans doute... la fête doit être commencée... si l'on me trouvait ici seule avec vous...

ALBERT. Déjà me quitter ?...

MARIE. Écoutez... on vient

ALBERT, allant vers le fond. Quelqu'un...

MARIE, épouvantée. Dieu ! de ce côté ?... où me cacher ?...

ALBERT, montrant une porte à gauche. Là...

Marie disparaît derrière la porte.

SCENE V.

ALBERT, ÉTIENNE, *il est enveloppé dans un manteau à capuchon ; il regarde autour de lui.*

ALBERT, à part. Quel est cet homme... *(Étienne rejette son capuchon en arrière.)* Messire Étienne !

ÉTIENNE. Moi.

ALBERT. Vous à Naotes ! Ignorez-vous que votre tête est mise à prix ?

ÉTIENNE. L'audace même de ma démarche enlève de la soupçonner ; qui songe à moi, d'ailleurs, au milieu de cette fête ?

ALBERT. Et vous êtes venu seul ?...

ÉTIENNE. Non, avec maître Cosquer...

ALBERT. Mais qui vous amène ? que cherchez-vous ?

ÉTIENNE. Tu le sauras... *(Regardant autour de lui.)* Peut-on te parler sans crainte ?

ALBERT. Sans doute...

ÉTIENNE. Avant tout, dis-moi combien d'archers gardent le château.

ALBERT. Pourquoi cette question ?

ÉTIENNE. Tu vas le savoir. Au moment où je te parle, une troupe de révoltés arrive à l'une des poternes, qu'un homme d'armes, gagné par Cosquer, doit leur livrer...

ALBERT. Dieu !

ÉTIENNE. Profitant du désordre qui suit une fête, nous allons surprendre les gardes et nous rendre maîtres du trésorier...

ALBERT. Et vous me prenez pour confident d'une telle trahison, messire ?...

ÉTIENNE. Ne nous es-tu donc plus dévoué ? n'est-ce point toi qui as ouvert ma prison et facilité ma fuite ?...

ALBERT. Parce que je voulais payer le bien que j'avais reçu de vous ; parce que je devais vous sauver au péril de ma vie ; mais aujourd'hui c'est messire Landais que le danger menace, et ce que j'ai fait pour vous je le ferai pour lui !

ÉTIENNE. Toi... — Ah ! je comprends, enfant ! tu t'es laissé prendre à quelques semblants de bienveillance ! Le soin de ta sûreté m'a d'ailleurs fait garder le silence jusqu'à présent ; mais je n'aurai qu'à dire un mot pour te faire partager ma haine.

ALBERT. Vous ?

ÉTIENNE, les bras croisés et le regardant fixement. Écoute... il y a de cela longtemps déjà... par une nuit semblable à celle-ci, un homme sortait d'ici, le front nu, les mains liées et entouré de soldats, on le conduisait au château de l'Hermine.

ALBERT. C'était... votre frère.

ÉTIENNE. A la même heure, par une autre porte sortait une mère avec deux enfants,

que des archers chassaient en les frappant de la corde de leurs arcs.

ALBERT. La famille du chancelier...

ÉTIENNE. Oui... et quelques mois après, l'homme avait péri au fond de son cachot, la femme était morte de faim sous le porche d'une église avec un de ses enfants.

ALBERT. Et l'autre, messire ?

ÉTIENNE. L'autre fut déposé, sous un faux nom, entre les mains des moines de Brevelay.

ALBERT. *Éperdu.* Ainsi... c'était...

ÉTIENNE. C'était celui qui devait, plus tard, se faire le défenseur de l'assassin de son père !...

ALBERT *pousse un cri.* Ah !

MARIE, *qui s'est montrée.* Dieu !

ÉTIENNE, *tressaillant.* Quelqu'un nous écoute... Ah !... (*Apercevant Marie.*) La fille de Landais !

ALBERT, *qui a fait un mouvement pour l'arrêter.* Messire...

ÉTIENNE, *les regardant tous deux.* Ah ! je comprends; la fille est moins cruelle que le père... mais elle a tout entendu... elle nous trahirait...

Il fait un mouvement vers Marie,

MARIE, *effrayée.* Albert !...

ALBERT. Arrêtez... messire... elle est sous ma protection **.

ÉTIENNE. Oublies-tu le nom que tu portes ?...

ALBERT, *impétueusement, en serrant Marie sur son cœur.* Je la défendrai, fût-ce contre mon père... Je l'aime !

ÉTIENNE. Et tu oses l'avouer ! maintenant que tu sais tout, tu ne la repousses pas avec horreur !...

ALBERT, *pressant davantage Marie sur son cœur.* Je l'aime.

ÉTIENNE. Malheureux... mais tu ignores donc que si mon frère est mort, c'est pour elle que ce meurtre a été commis ?

MARIE, *avec un cri d'horreur.* Pour moi !

ÉTIENNE. Oui, pour ton élévation, pour ta fortune... n'est-ce point là l'unique pensée de Landais ? c'est pour te parer de nos dépouilles qu'il a égorgé le chancelier...

ALBERT. Que dites-vous ?...

ÉTIENNE, *montrant à Albert la parure de Marie.* Regarde... cet or, cette parure... c'est le sang de ton père qui la couvre !

MARIE. Ah !... loin de moi alors.

Elle arrache son collier, qu'elle jette loin d'elle.

* Marie, Étienne, Albert.

** Marie, Albert, Étienne.

ÉTIENNE. Le sang reste toujours.

ALBERT, *prenant la main de Marie.* Non... non... messire, ce meurtre... ce n'est point elle qui l'a commis; elle ne peut en répondre... elle est innocente, elle... voyez... une enfant qui tremble et qui ne sait que pleurer !...

ÉTIENNE. Et l'assassin ?

ALBERT. L'assassin... et bien... j'irai lui demander compte à lui... je vengerai mon père !

MARIE. En frappant le mien !

ALBERT. Le tien ! O mon Dieu ! mais que faire alors ?... à quel devoir obéir ?... Ah ! ma tête se perd !

ÉTIENNE. Ainsi tu balances !... au moment de l'action tu manques de courage !... tu es lâche...

ALBERT, *tressaillant.* Lâche !... Ah ! il fallait donc m'instruire plus tôt, m'élever dans l'idée de la vengeance, endurcir mon cœur de bonne heure !... je lui aurais appris la baine; mais vous me laissez grandir au milieu des chants et des prières; j'abandonne mon âme entière à un invincible amour; et quand cet amour est devenu tout pour moi, vous m'apprenez que c'est un crime; vous invoquez contre lui un nom que vous ne m'avez même pas appris à prononcer; vous voulez que j'y renonce, comme s'il était possible de sacrifier l'être vivant qu'on aime au mort qu'on n'a point connu; vous me dites : *Oublie*, comme on dirait à un homme : *Arrache ton cœur*; et parce que j'hésite, vous m'appellez lâche !... ah ! donnez-moi ma part de champ et de soleil, envoyez contre moi le plus hardi de vos gentilshommes, et venez voir lequel de nous saura le mieux mourir.

ÉTIENNE. C'est-à-dire que tu n'acceptes pas le devoir quand il est difficile; tu veux choisir tes vertus !... c'est bien; continue ! j'avais fait élever loin d'ici, dans la retraite, le dernier fils de mon frère; j'avais répandu le bruit de sa mort; j'en avais, moi-même, fourni les preuves, afin que sa vie fût plus en sûreté. Je ne voulais pas qu'il pérît avant le jour où j'aurais pu lui mettre une épée à la main, en lui criant : *Venge les tiens !* Ce jour est venu, et tu refuses !... arrière, alors ! c'est une erreur du hasard qui t'a mis parmi nous; ton cœur n'est point de notre famille, et tu restes pour moi ce que tu te croyais... un roturier et un bâtard.

ALBERT, *exaspéré.* Alors nous ne sommes plus rien l'un à l'autre, messire, et vous pourriez me rendre raison...

MARIE, *le retenant.* Que faites-vous, Albert ?

ÉTIENNE. Quelqu'un.

SCENE VI.

LES MÊMES, COSQUER; il entre en courant et tout égaré d'effroi.

COSQUER. Ils ne m'ont point vu...

ÉTIENNE. Cosquer! Qu'y a-t-il?...

COSQUER. Il y a que nous sommes trahis, messire!

ÉTIENNE. Comment?

COSQUER. La sentinelle qui devait nous livrer la poterne est arrêtée.

ÉTIENNE. Ainsi nos gens n'ont pu entrer?

COSQUER. Ils sont repartis... nous laissant seuls au dedans.

MARIE, avec joie. Ah! merci! mon Dieu!...

ÉTIENNE, avec rage. Encore un espoir trompé!

COSQUER. Maître Landais va tout découvrir!

ALBERT. Mais ne pouvez-vous fuir?

COSQUER. Le moyen?

ALBERT. Je puis vous le fournir.

COSQUER. Vous?

ALBERT. Prenez ce sauf-conduit... En le montrant, toutes les portes s'ouvriront.

COSQUER. Se peut-il... Ah! vite... messire Étienne...

ÉTIENNE. Je devrais refuser peut-être un tel service venant d'une telle main; mais plus que jamais il faut que je vive, puisque je reste seul pour venger les morts.

MARIE. Hâtez-vous!

ÉTIENNE. Adieu. Avant de partir seulement je te dois un présent de nocce... (*Tirant de son sein une écharpe.*) Cette écharpe que je gardais sur ma poitrine... prends-la... et n'oublie pas de t'en parer quand tu conduiras la fille de Landais à l'autel.

ALBERT. Cette écharpe... elle est tachée de sang.

ÉTIENNE. C'est celui de ton père...

Il sort avec Cosquer.

SCENE VII.

MARIE, ALBERT.

ALBERT, regardant l'écharpe avec égarement. Mon père!... mon père!...

MARIE, joignant les mains, et se laissant tomber sur un fauteuil. Oh! nous sommes maudits!

ALBERT. Mandits!... Oui, tu dis vrai, Marie; car cette écharpe, il vient de me la jeter comme une malédiction.

* Marie, Albert, Cosquer, Étienne.

MARIE. O mon Dieu!

ALBERT. Ah! que n'a-t-il gardé son secret... Tant que j'ignorais ma naissance, je pouvais t'aimer sans remords, espérer que tu serais à moi... et maintenant il est venu placer un cadavre entre nous deux!... Maintenant il faut que je parte... pour ne plus revenir.

MARIE. Que dis-tu, Albert?

ALBERT. Pourrais-je regarder ton père désormais sans sentir mon cœur se révolter. Ne viendraient-ils pas tous me dire, comme lui tout à l'heure, que je suis un lâche! O mon Dieu! pourquoi ne sommes-nous pas tous deux orphelins, pauvres, abandonnés, puisque nos pères ne devaient nous apporter qu'un héritage de haine!... notre amour eût suffi à notre bonheur...

MARIE. Oul, mon Dieu!

ALBERT, comme frappé d'une idée subite. Mais ne peut-il y suffire encore?...

MARIE. Comment?

ALBERT. Tu m'aimes, Marie; tu me le disais tout à l'heure. Eh bien, ce que nous eussions désiré que Dieu fit pour nous, faisons-le nous-mêmes; oublions que nous avons une famille; brisons les liens qui nous attachent à un monde plein d'ambition et de vengeance; soyons tout l'un pour l'autre... fuyons ensemble...

MARIE. Ah! que me proposez-vous!

ALBERT. C'est notre seule chance de salut. Ici, tout nous sépare; ici, on nous ferait un crime et une honte de notre amour. Cherchons une retraite écartée où le souvenir du passé ne puisse nous suivre.

MARIE. Moi... fuir mon père!...

ALBERT, sombre. Je renonce bien à venger le mien.

MARIE. Jamais!... Dieu est maître de mon sort; mais du moins je ferai mon devoir.

ALORS. Alors!... (*il place l'écharpe sur sa poitrine*) moi aussi, je ferai le mien... je partirai... Adieu.

Fausse sortie.

MARIE. Arrêtez, Albert!... Restez... restez... O mon Dieu!... si vous saviez ce que je souffre... Partir!... oh! c'est impossible... écoutez-moi.

ALBERT. On vient... Messire Landais...

MARIE. Mon père!

ALBERT. Adieu.

MARIE. Non, Albert.

ALBERT. J'attendrai là, sous cette fenêtre, Marie, et quand vous entendrez ma voix... vous choisirez entre votre père et moi...

Il sort.

MARIE, se couvrant le visage. O mon Dieu!...

SCÈNE VIII.

LANDAIS, MARIE.

LANDAIS, *à la cantonnade*. Prévenez monseigneur le duc que je vais me rendre à ses ordres. — Encore ici, ma fille!... — J'ai à t'annoncer une grande nouvelle.

MARIE. A moi?

LANDAIS. Oui; le duc a reçu des dépêches de son oncle; il arrive dans quelques jours!

MARIE. Le prince d'Orange?

LANDAIS. Tu ne le connais point; mais dans le cloître où tu as grandi, on a dû te parler de lui?...

MARIE. En effet...

LANDAIS. Il est jeune, beau, plein de courage... des filles de princes seraient fières de son amour et la femme qui portera son nom sera à l'abri de tous les revers.

MARIE, *à part*. Que signifie...

LANDAIS. Je t'avais promis un protecteur puissant et sûr...

MARIE. Eh bien?

LANDAIS. C'est le prince lui-même.

MARIE. Ciel!

LANDAIS. Pourquoi cet effroi?

MARIE. Mon père... Oh! c'est impossible!

LANDAIS. Impossible!... il le faut.

MARIE. Non... non... Oh! par pitié, écoutez-moi... je ne puis accepter ce projet d'élévation.

LANDAIS. Que dis-tu?

MARIE. Je ne veux point rester ici plus longtemps... Je veux quitter la cour avant l'arrivée du prince... retourner au monastère d'Elven, pour n'en plus sortir.

LANDAIS, *vivement*. Tu as vu Albert?

MARIE. Mon père!...

LANDAIS. C'est donc vrai... tu l'aimes?

MARIE, *résolument*. Oui, mon père.

LANDAIS, *douloureusement*. Et pour lui tu sacrifierais le rang qui t'attend; toutes les joies de la richesse et de la puissance?

MARIE. Avec bonheur.

LANDAIS. Ainsi tu veux anéantir le rêve de toute ma vie... le but de tous mes efforts... tu veux que toutes mes souffrances aient été inutiles?...

MARIE, *voulant saisir les mains de Landais*. De grâce!...

LANDAIS, *s'exaltant de plus en plus*. Laissez-moi! Omon Dieu! j'esrai donc toujours trompé, et je n'otrouverai au monde que des ingrats!... Cet édifice de fortune, je le lui ai élevé pierre à pierre sous un orage de malédiction et avec une sueur de sang et quand il est achevé, quand je le lui montre avec un

* Marie, Landais.

triomphe de père, elle me dit tout à coup je n'en veux pas!...

MARIE, *tombant à genoux*. Mon père...*Long silence.*

LANDAIS, *se maîtrisant, et d'une voix très-douce*. Eh bien, soit!... mon dévotement ira jusqu'au bout... ce que j'ai fait péniblement, je le détruirai de mes propres mains...

MARIE. Se pent-il?...

LANDAIS. Ah! tu ne sais pas ce que c'est que la tendresse d'un père!... Choisis toi-même comment tu veux être heureuse, puisque je me suis si cruellement abusé; que je voie tes yeux sourire, et j'oublie tout; je n'ai plus de projet, plus de volonté... je n'ai que tes désirs et tes espérances, ordonne, et laisse-moi seulement la joie de te donner ce que tu auras souhaité.

MARIE, *se jetant dans ses bras*. Oh! vous êtes bon comme Dieu.

LANDAIS. Et je voudrais être puissant comme lui... rien que pour toi! — Mais plus de douleur, Marie, Albert reviendra.

MARIE, *à part*. Revenir!... Ah! s'il savait...

LANDAIS. Ce que mes ennemis n'avaient pu depuis quinze années, nu désir de toi vient de le faire; tu m'as ôté mon ambition. Je quitterai la cour avec vous; pourvu que je sois près de toi, que m'importe le reste...

MARIE. Ainsi, mon père, vous ne pourriez renoncer à ma présence, et si quelque malheur nous séparait?...

LANDAIS. Nous séparer!... Ah! Dieu lui-même ne le pourrait pas, car si tu mourais, je mourrais avec toi!... Mais toi-même, pourrais-tu donc vivre loin de moi? Ma tendresse aurait-elle laissé ton cœur si froid?...

MARIE. Ah! non... mon père... je ne suis point ingrate et lâche à ce point... moi aussi, je veux aussi vivre pour vous... pour vous seul...

LANDAIS. Chère Marie!...

*ALBERT, au dehors.**Voici l'heure voilée**Ou meurent bruits et chants... etc.**Le couplet continue pendant la fin de la scène.*MARIE, *jetant un cri*. Ah!...

LANDAIS. Qu'as-tu donc?...

MARIE, *éperdue*. Écoutez.

LANDAIS. Eh bien?

MARIE, *à part*. C'est lui! (*Haut*) Mon père... ô mon père! pressez-moi dans vos bras, je suis à vous... à vous seul.

LANDAIS. Marie, pourquoi ce trouble? Ah! je comprends!... ce chant de nos vallées t'a rappelé ton enfance?

MARIE. Oui, oui... mon Dieu!

LANDAIS. Calme-toi... le chant a cessé.

MARIE, *se dégageant des bras de son père*.

Ciel ! (*Elle court à la fenêtre.*) Une barque quitte le bord !

LANDAIS. Quelque pêcheur sans doute !
MARIE. Ah !

LANDAIS, *s'avançant vers elle.* Marie !

MARIE. Mon père... (*elle tombe à genoux*)
décidez de mon sort, j'obéirai à tous vos désirs.

LANDAIS. Que dis-tu ? je t'ai promis de rompre...

MARIE. Non... Ce mariage, vous l'avez espéré, votre pouvoir, votre salut en dépendent peut-être, je ne veux point que vous vous perdiez pour moi... Maintenant je suis prête, vos volontés seront les miennes.

LANDAIS. Comment expliquer ce changement ?

MARIE. Plus tard vous le saurez, mon père.. aujourd'hui laissez-moi raffermir mon âme.
LANDAIS. Mais dis-moi...

MARIE. Non, non... J'ai besoin d'être seul, de prier ; retournez près du duc, il vous attend... retournez-y le cœur rassuré, le front joyeux, je vous le demande comme une grâce.

LANDAIS. Mais tu me diras tout ?

MARIE. Tout.

LANDAIS. Alors, attends-moi là, je re-

viens à l'instant. A tout à l'heure, ma fille !
Il sort.

MARIE, *seul, éclatant en sanglots.* Ah ! je puis enfin pleurer !

Elle se laisse tomber sur un fauteuil en se couvrant le visage de ses mains.

SCENE IX.

ÉTIENNE, *entrant avec précaution suivi de COSQUER et de QUATRE HOMMES couverts de manteau et masqués*, MARIE, *assise à droite.*

ÉTIENNE, *regardant du côté où est sorti Landais.* La jeune fille est seule ! Venez.

MARIE. Ciel ! Messire Étienne, que voulez-vous ?

ÉTIENNE, *aux hommes masqués.* Qu'on l'entraîne.

MARIE, *poussant un cri, deux hommes la saisissent, lui couvrent le visage d'un masque, et l'entraînent.* Ah !

ÉTIENNE, *à Cosquer.* Tu as un sang-conduit, et vite de l'autre côté de la Loire !... (*Cosquer sort à la suite des hommes armés.*) La fille est en notre pouvoir ; an père maintenant !

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une salle du palais ; au fond galerie fermée par des portières ; portes à droite et à gauche, au deuxième plan ; une fenêtre, au premier plan de droite.

SCENE PREMIERE.

ÉTIENNE, TRÉGUS, *entrant.*

TRÉGUS. Venez ici, nous serons seuls.

ÉTIENNE. En effet !

TRÉGUS. Par le ciel ! qui a pu vous conduire au milieu de cette fête ?

ÉTIENNE. Une entreprise que la trahison a fait échouer. J'allais même repartir, lorsque votre rencontre m'a retenu et m'a fait concevoir une nouvelle espérance.

TRÉGUS. Vous m'avez demandé si je connaissais une vingtaine de gentilshommes prêts à un coup de main en faveur de la noblesse...

ÉTIENNE. Et vous ne m'avez demandé qu'une heure pour les réunir.

TRÉGUS. Il ne m'a pas fallu la moitié de ce temps ; mais j'ignore encore votre projet.

ÉTIENNE. Vous allez le connaître. L'avant-garde des révoltés assiège la porte Saint-Similien ?...

TRÉGUS. Oni, mais les archers du duc la gardent au dedans.

ÉTIENNE. Je le sais. Vous avez averti vos amis ?

TRÉGUS. Ils viennent de quitter la fête et nous attendent près de la cathédrale.

ÉTIENNE. Armés ?

TRÉGUS. Armés.

ÉTIENNE. Bien... Nous allons les rejoindre, nous mettre à leur tête, surprendre la porte Saint-Similien et l'ouvrir aux révoltés.

TRÉGUS. Un coup si hardi !...

ÉTIENNE. Les plus hardis sont les plus sûrs, car ce sont les moins prévus.

TRÉGUS. Mais si nous échouons ?

ÉTIENNE. Auriez-vous peur ?

TRÉGUS. Moi ? vous allez pouvoir vous en assurer, messire. Partons.

ÉTIENNE, *apercevant Landais.* Prenez garde.

SCENE II.

LES MÊMES, LANDAIS, GUIBÉ.

LANDAIS, *à Guibé.* Se peut-il ? on n'a pu retrouver Marie ! Qu'on la cherche encore

dans le palais, dans la ville, partout. Que personne ne s'orle.

TRÉGUS. Dieu!

ÉTIENNE. Silence.

LANDAIS. Ah! mais l'appartement de la duchesse douairière, on ne l'a point visité?

GUIDÉ. Non, messire.

LANDAIS. Et que ne le dis-tu donc, malheureux?

Il sort. Guidé met des sentinelles à la porte du fond.

TRÉGUS, à Étienne. Tout est perdu! Maintenant que l'éveil est donné, le trésorier va ordonner des recherches.

ÉTIENNE. Non, je reste pour l'en empêcher.

TRÉGUS. Comment!

ÉTIENNE. Je le retiendrai le temps nécessaire...

TRÉGUS. Vous?

ÉTIENNE. Jusqu'à ce que deux heures sonnent à l'horloge du château.

TRÉGUS. C'est assez.

ÉTIENNE. Mais pas un moment de retard. Allez.

TRÉGUS, voyant des Gardes au fond. Les portes sont gardées!

ÉTIENNE, montrant la droite. Par ici. (Trégus sort.) Maintenant occupons Landais.

LANDAIS, reparaissant. Personne! personne!

SCÈNE III.

ÉTIENNE, LANDAIS.

ÉTIENNE. Arrête, Landais.

LANDAIS, reculant. Messire Étienne!

ÉTIENNE. Oui, je t'apporte des nouvelles de ta fille.

LANDAIS. Vous!...

ÉTIENNE. Mais pour toi seul!...

LANDAIS. Qu'on nous laisse. (Les portières du fond se ferment.) Eh bien, messire? Marie...

ÉTIENNE, croisant les bras. Regarde-moi d'abord, Landais. Est-ce que ma joie ne te fait point peur? ne devines-tu pas qu'elle t'annonce quelque terrible nouvelle?

LANDAIS, troublé. Je ne te comprends point. Tu devais me parler de ma fille... s'il est vrai que tu l'aies vue... où est-elle?

ÉTIENNE. Enlevée!

LANDAIS. Enlevée! tu mens!

ÉTIENNE. Enlevée par moi cette nuit même au moyen d'un sauf-conduit signé de ta main! et si tu refuses de croire, fais-la chercher... je ne désire point abrégier l'agonie qui commence pour toi, car elle réjouit trop mon cœur. Attends ta fille, Landais, attends et espère.

LANDAIS. Ah! je ne doute plus!... Mais où l'as-tu envoyée?

ÉTIENNE. Au camp des gentilshommes.

LANDAIS. Alors, c'est une rançon que tu veux?

ÉTIENNE. C'est une expiation!

LANDAIS. Une expiation!... Mais, ma fille!... tu me la rendras?

ÉTIENNE. Quand tu m'auras rendu mon frère!

LANDAIS. Qu'entends-tu? Tu n'es pas assez lâche pour tuer un enfant.

ÉTIENNE. Tu as bien tué un vieillard, toi!

LANDAIS, s'approchant. Prenez garde, messire, vous aussi, vous êtes en mon pouvoir, et le mal fait à Marie je puis vous le rendre au centuple.

ÉTIENNE. Essaye; j'accepte la partie à ces conditions; nous verrons qui de ta fille ou de moi supportera le mieux les tortures.

LANDAIS, frémissant. Que dis-tu? (Avec domination sur lui-même.) Ne perdons pas de temps en inutiles menaces, messire; vous ne pouvez vous venger de moi sur une enfant, car ce serait une honte et une lâcheté! l'avoir enlevée est trop déjà! mais vous avez bien choisi où me frapper; vous me tenez par le cœur! Aussi n'emploierai-je point de détours; réglez vous-même le prix du rachat, et dites-moi à quelles conditions ma fille me sera rendue.

ÉTIENNE, regardant l'horloge. Fais-les toi-même!

LANDAIS. Que voulez-vous? faut-il réparer le mal fait à votre famille; je lui rendrai ses biens, ses emplois, ses armes; je vous ferai plus puissant que votre frère ne l'a jamais été. Mais rendez-moi ma fille, messire... vous avez dû aimer quelqu'un aussi dans votre vie... par son souvenir et au nom du Dieu tout-puissant, rendez-la-moi.

ÉTIENNE, à part. Que cette heure est lente!

LANDAIS, éperdu. Vous ne m'écoutez pas! Ah! qu'attendez-vous? et pourquoi garder le silence? ma fille court-elle quelque danger?... Oh! répondez! répondez!... que faut-il donc pour vous toucher?... des prières? j'ai les mains jointes... des larmes? je pleure... n'est-ce pas assez pour que vous ayez pitié! faut-il s'humilier devant vous? vous prier comme Dieu lui-même? je suis prêt... voyez!

Il tombe à genoux.

ÉTIENNE, avec un cri de triomphe. A genoux devant moi!

LANDAIS, avec noblesse. Pour ma fille!

ÉTIENNE. Prie pour toi-même, Landais!

LANDAIS, se levant. Comment?

ÉTIENNE. As-tu donc pensé que je venais sans autre but que de traiter avec toi?... Ah! le seul accommodement possible entre nous

est celui que scellera la hache, et nous le conclurons bientôt!

LANDAIS. Que signifie?...

ÉTIENNE. Occupé de ta fille, tu as oublié tout le reste. (*L'horloge sonne deux heures.*) Écoute cette heure qui sonne!

LANDAIS. Eh bien?

ÉTIENNE. C'est la dernière pour toi, Landais; car maintenant la ville est livrée aux révoltés.

LANDAIS. Est-ce vrai?

ÉTIENNE. N'entends-tu pas ce bruit de pas, ces cris! Landais, voici la mort qui vient.

LANDAIS, tirant son épée. La mort, je la recevrai comme un homme!

MARIE, au dehors. Mon père! mon père!

LANDAIS. Cette voix!

SCENE IV.

LES MEMES; la porte s'ouvre, ALBERT s'élançe sur la scène avec MARIE *.

LANDAIS, laissant tomber son épée. Ma fille!

MARIE. Mon père!

ÉTIENNE. Marie!

LANDAIS. C'est elle! mon enfant... mon enfant!

Il la presse sur sa poitrine.

ÉTIENNE. Sa fille! Qui donc l'a ramenée?

ALBERT. Moi.

ÉTIENNE. Misérable!

ALBERT. Les misérables, messire, sont ceux qui emploient la violence et la trahison contre une femme sans défense! Je partais pour ne plus revenir; j'avais déjà atteint l'autre rive de la Loire, lorsque des cris m'ont frappé... j'ai couru...

ÉTIENNE. Et les lâches t'ont laissé la reprendre?

ALBERT. Non, messire; ils sont morts. Ainsi délivré, mademoiselle Marie a voulu être reconduite à son père.

LANDAIS, saisissant la main d'Albert. Merci, mon fils.

ÉTIENNE. Ah! j'aurais dû la suivre moi-même!

LANDAIS. Oui, mais tu ne l'as point fait, et elle est sauvée. Béni soit Dieu! j'ai retrouvé ma force. — Ah! tu avais raison, messire; le seul accommodement possible entre nous désormais est celui que scellera la hache! (*Courant au fond pour donner des ordres.*) Qu'une partie de la garde coure à la porte de Saint-Similien.

* Étienne, Landais, Marie, Albert.

SCENE V.

LES MEMES, GUIBÉ, LE DUC *.

LE DUC. Il est trop tard, la ville est prise!

LANDAIS. Ah!...

LE DUC. Les révoltés assiègent déjà le château.

ÉTIENNE. Enfin nous l'emportons!

Il sort.

LANDAIS. Pas encore; l'armée des bourgeois arrive.

LE DUC, le prenant à part. L'armée des bourgeois n'existe plus!

LANDAIS. Comment!

LE DUC. Elle s'est réunie à celle des révoltés.

LANDAIS. Se peut-il!

LE DUC. Je viens d'en recevoir la nouvelle.

LANDAIS. Quoi! ils ont abandonné leur propre cause! Ah! j'aurais dû le prévoir!... Vous délivrez vainement les chiens du collier; à l'aspect du maître ils iront se replacer eux-mêmes sous le fouet.

GUIBÉ, paraissant. Un envoyé des gentils-hommes demande à être présenté à monseigneur.

LE DUC. Un envoyé!... Qu'il entre...

Tout le monde sort.

SCENE VI.

LE DUC, LANDAIS, LE VICOMTE DE ROHAN **.

LE DUC. Approchez, messire de Rohan; quelles paroles m'apportez-vous de la part du camp ennemi?...

DE ROHAN. Ah! ne lui donnez pas ce nom, monseigneur; votre noblesse ne fait la guerre qu'à l'homme qui a usurpé votre pouvoir pour la déposition de ses droits, et c'est lui seul qu'elle veut avoir à sa discrétion.

LE DUC. Et si je refuse?...

DE ROHAN. Monseigneur songera que, quoi qu'il décide, le trésorier doit tomber en notre puissance, car nous sommes maîtres de la ville, et nous le serons du château dès qu'il nous plaira.

LE DUC. C'est-à-dire que je suis à votre merci; je comprends: vous voulez couper la main droite de la Bretagne, et ensuite sans doute vous couperez la tête.

DE ROHAN, vivement. Monseigneur...

LE DUC. Pourquoi non? moi mort, vous pourrez plus facilement achever de vendre

* Étienne, le Duc, Landais, Marie, Albert.

** Rohan, le Duc, Landais.

le daché au roi de France... ou, si vous me permettez de vivre, c'est parce que vous comptez sur une légèreté trop connue et dont je rougis aujourd'hui. Je vois clair dans vos cœurs; vous ne voulez frapper cet homme que pour le remplacer! — Eh bien, cela ne sera pas, messieurs; les âmes les plus faibles ont leur volonté aussi; elles choisissent au moins leur esclavage et le vôtre m'est odieux!...

DE ROHAN. Mais, monseigneur... songez...

LE DUC. Allez, messire, allez dire à ceux qui vous envoient qu'ils me trouveront armé sur les murailles; nous verrons lequel de vous osera assassiner son maître... Allez...

De Rohan salue et fait un pas pour sortir.

LANDAIS. Arrêtez... (Au duc.) Merci, monseigneur, de vouloir mon salut au prix même du vôtre. Ce moment me paye de tout ce que j'ai fait... Mais les propositions de la noblesse doivent être écoutées.

LE DUC. Jamais je ne traiterai avec des rebelles.

LANDAIS. Monseigneur veut-il que je le fasse pour lui?

LE DUC. Toi... eh bien, soit... ils comprendront ainsi le cas que je fais de leurs menaces... (Au vicomte de Rohan **.) Cet homme dont vous me demandez la vie, je lui donne tout pouvoir; ce qu'il aura promis, je le maintiendrai; ce qu'il voudra, je l'exécuterai... Que ma noblesse traite avec lui!... Dieu vous garde!...

Il sort.

SCÈNE VII.

ROHAN, LANDAIS.

DE ROHAN, à Landais. Que cette obstination de monseigneur le duc ne vous aveugle point, maître; quoi qu'il fasse, vous ne pouvez vous échapper!

LANDAIS, pensif, à part. Je le sais.

DE ROHAN. L'expérience a dû vous prouver qu'il n'y avait point à compter sur les bourgeois; leurs intérêts exigent la paix avant tout, et pour rouvrir plus tôt leurs boutiques, ils vous pendraient de leurs propres mains...

LANDAIS, à part. C'est la vérité!

DE ROHAN. Résignez-vous donc, maître; empêchez une plus longue guerre, et peut-être la noblesse vous prendra-t-elle en pitié...

LANDAIS. Vous avez entendu les volontés de monseigneur, messire... Je puis ordonner la résistance, appeler la Bretagne au secours

* Rohan, Landais, le Duc.

** Rohan, le Duc, Landais.

de son duc, vous échapper, peut-être... mais il est des heures où la vie ne vaut pas qu'on la défende. Si je consens à ouvrir les portes du palais ducal, à me livrer, m'accorderez-vous ce que je demanderai?

ROHAN. Tout... sauf le pardon!...

LANDAIS. Ainsi, vous promettrez de laisser à ma fille ses biens et sa liberté?

ROHAN. Nous le promettons.

LANDAIS. Vous ne porteriez point obstacle à son union avec celui qu'elle a choisi?

ROHAN. Aucun.

LANDAIS. Et vous jurez d'être fidèle à ces conditions au nom de la noblesse entière?... Vous y engagez personnellement votre honneur et le salut de votre âme?

DE ROHAN. Je l'engage...

LANDAIS. Alors... Guibé... (Guibé parait.) Que les portes soient ouvertes aux gentils-hommes.

GUIBÉ. Quoi! messire...

LANDAIS. Va... je le veux... (A de Rohan.) Allez, messire, je tiens ma promesse... rappelez-vous la vôtre...

DE ROHAN. Je jure de l'accomplir.

Il sort.

SCÈNE VIII

LANDAIS, MARIE, ALBERT, *rentrant vivement par la droite.*

MARIE. Mon père!... vous êtes seul enfin!

LANDAIS, vivement. Ah! Marie... viens...

ALBERT, à la fenêtre. Les révoltés assiègent le pont-levis, messire.

LANDAIS. Qu'importe!

MARIE. Mais ne courez-vous aucun danger?

LANDAIS. Tais-toi... tais-toi, Marie... Les instants sont précieux, et il faut que tu me répondes sans détour... Est-il vrai, comme tu me l'as dit autrefois, que tu ne désires ni l'éclat ni la puissance?... Maintenant comme alors, ne demanderais-tu, pour être heureuse, qu'une demeure entourée d'arbres et la paix dans l'obscurité?...

MARIE. Pouvez-vous en douter?

LANDAIS. Alors... tout est bien... Ce que tu désirais, je te l'ai assuré.

MARIE. Mais vous, mon père, vous ne parlez point de vous-même; est-il sûr que vous n'ayez rien à craindre?... Oh! répondez... Au nom de Dieu! ne savez-vous point que je ne veux être sauvée qu'avec vous?... que sans vous je ne puis être heureuse!...

LANDAIS, avec une douceur mélancolique. Tu te trompes... je ne suis que ton père, moi!... (Mouvement de Marie.) Oh! ne te défends pas... cela doit être ainsi... (Se tournant vers Albert.) Albert!...

ALBERT. Messire?...

LANDAIS *. Approche... Si cette enfant demeurait sans soutien, promets-tu de la défendre contre tous, de l'envelopper de ton amour comme d'une armure impénétrable?...

ALBERT, *vivement*. Ah! je le promets.

LANDAIS. Vos mains, alors...

ALBERT, *reculant*. Ma main!...

LANDAIS. Tu balances?

ALBERT, *embarrassé*. Messire!...

LANDAIS. Me serais-je donc trompé... ou plutôt ma disgrâce aurait-elle changé ton cœur?

ALBERT, *hésitant*. Messire!...

LANDAIS. N'aimais-tu que la fille du ministre tout-puissant?

ALBERT. Moi?... Ah! plutôt à Dieu, messire, que son père n'eût jamais acquis cette fatale puissance, je n'aurais pas à hésiter.

LANDAIS. Que veux-tu dire?...

ALBERT, *d'un air sombre*. Le sang du chancelier n'eût point coulé!

MARIE, *à part*. Dieu!

LANDAIS, *tressaillant*. Du chancelier!... encore ce souvenir... Ah! je trouverai donc le même reproche sur toutes les lèvres!... Ce sang, ils m'en ont marqué au front comme Cain! Ainsi, les accusations de mes ennemis sont venues même à mon foyer; elles ont pénétré jusque dans les cœurs qui battaient près du mien... (*Regardant Marie*) Toi-même tu baisses les yeux, ma fille...

MARIE, *vivement*. Non...

LANDAIS. Tu n'es pas sûre de l'innocence de ton père!...

MARIE, *vivement*. Ne le croyez pas!

LANDAIS, *à Albert*. Ah! je comprends, maintenant! élevé parmi mes ennemis tu as cru à leurs mensonges; tu hésites parce que tu as honte d'épouser la fille d'un assassin.

MARIE. Mon père!

LANDAIS. Assassin!... c'est le nom qu'ils me donnent, mon Dieu! cette dernière épreuve me manquait! Et bien, que les enfants jugent le vieillard, le voilà devant eux, tête nue. (*Il se découvre*.)

MARIE. Ah! ne parlez pas ainsi...

LANDAIS. Mais les juges doivent entendre l'accusé... cet homme que l'on regarde comme la victime de ma haine, qui sait si je ne suis point prêt à rendre compte de son sang? Si je l'ai frappé, j'en avais le droit!

ALBERT. Le droit!

LANDAIS. Sais-tu si sa vie n'était point un danger pour tous, un crime pour moi? sais-tu s'il ne fallait point sa mort pour sauver la Bretagne?

ALBERT. Que dites vous?

* Marie, Landais, Albert.

LANDAIS. Je dis que le chancelier était un traître qui avait vendu le duché au roi d'Angleterre...

MARIE. Ah!...

ALBERT. Lui!...

LANDAIS. Que s'il vivait encore, tu n'aurais plus de patrie!...

ALBERT. Ciel!

LANDAIS. Ah! quand j'ai découvert sa félonie, j'aurais pu la dénoncer publiquement, et le souvenir dont on me fait aujourd'hui une flétrissure serait un titre de gloire; le duc a eu peu de trouver trop de coupables; il ne l'a point voulu, et les complices du traître en ont fait un martyr.

ALBERT. Traître... O mon Dieu!... mais alors... son châtiment fut mérité... alors le coupable n'est point celui qui a frappé... Oh!... si c'est la vérité...

LANDAIS. Tu en doutes? viens; les preuves sont là...

ALBERT. Les preuves?

LANDAIS. Viens, te dis-je.

ALBERT. Non... oh! non, je ne veux point les voir.

LANDAIS. Comment?

ALBERT. Je ne dois point vous croire... je veux pouvoir douter encore.

SCENE IX.

LES MÊMES, ETIENNE, dans le fond.

LANDAIS. Qu'entends-je?... cette hésitation...

MARIE. Mon père...

LANDAIS. Pourquoi ce trouble? tu n'as point connu le chancelier. Quelque lien t'attachait-il à lui?...

ETIENNE, *s'approchant* *. Le lien qui attache un fils à son père.

ALBERT et MARIE. Ah!...

LANDAIS. Son père...

ETIENNE. Ah! tu ne prévoyais point cet obstacle à tes projets d'union; en souscrivant toute à l'heure à ta perte, tu espérais assurer à ta fille un tranquille avenir et en sûr protecteur.

ALBERT. Que dit-il?

ETIENNE. Eh bien, ton sacrifice aura été inutile, car toi-même tu as creusé entre eux, une tombe qui les sépare à jamais... Ainsi en mourant tu laisseras ta fille seule, et le cœur brisé! Ah! jet'avais averti que le jour des représailles viendrait; trouves-tu enfin, que je sois vengé...

Marie, Landais, Etienne, Albert.

MARIE, se précipitant vers Landais. Ah ! mon père !

LANDAIS, égaré. Est-ce un rêve ?... Albert, fils du chancelier... cela ne peut être. Tous deux sont morts...

ÉTIENNE. Tu l'as cru, mais celui-ci fut sauvé par moi...

LANDAIS. Mensonge !...

ÉTIENNE. J'en ai la preuve !...

LANDAIS. Mensonge...

ÉTIENNE. La voici.

Il présente un parchemin.

ALBERT. Un acte !...

ÉTIENNE. Signé des moines qui te reçurent.

ALBERT. Ainsi... c'est la vérité...

ÉTIENNE. Regarde !

ALBERT, saisissant le parchemin. Et c'est là le témoignage de ma naissance, c'est là le titre qui m'assure un héritage de sang pour lequel il faudrait renoncer au bonheur... Je le refuse !

ÉTIENNE. Rends-moi cet acte.

ALBERT. Il m'appartient... et voilà l'usage que j'en veux faire.

Il le déchire.

ÉTIENNE. Malheureux !

ALBERT *. Et maintenant qu'un autre réclame votre noble nom, messire ; moi, je ne suis plus qu'un orphelin abandonné, le fils d'un mendiant. Cette épée de gentilhomme est un mensonge et je la brise ; je n'ai d'autre famille désormais que cette jeune fille et ce vieillard...

LANDAIS, éperdu de joie. Albert... Marie...

Ob ! je puis te quitter maintenant... tu as quelqu'un qui t'aime autant que moi.

MARIE. O mon père... mon père...

LANDAIS. Tu es vaincu, Etienne, car il ne te reste que le passé et moi j'ai l'avenir ; ta race finit quand la mienne commence ; mon bnt est atteint, je laisse ma fille benreuse, tandis que toi, il ne te reste rien désormais à faire ici bas...

ÉTIENNE, lui montrant les portes du fond qui viennent de s'ouvrir, laissant voir les gentilshommes en armes, et au milieu d'eux le bourreau. Tu te trompes, Landais... j'ai encore à te voir mourir !...

Marie jette un cri et tombe évanouie dans les bras d'Albert.

* Albert, Marie, Landais, Etienne.

74855

VIN.